

Université de Montréal

**La femme antérieure
suivi de
Taxidermie littéraire**

**par
Emilie Maltais**

**Département des littératures de langue française
Faculté des arts & des sciences**

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maître ès art (M.A.)
en littératures de langue française

Option Création
Septembre 2017

Sommaire

Œuvre : *La femme antérieure*

Le récit suit l'évolution d'un deuil sur une année. Des moments précédents la mort de sa mère aux funérailles d'une autre femme de la famille, la narratrice dépouille sa mémoire pour tenter de départager les souvenirs réels de ceux qui auraient pu être manipulés par le discours maternel.

Essai : *Taxidermie littéraire*

Par l'analyse d'*Une femme* d'Annie Ernaux et de *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette, l'essai propose le concept de *taxidermie littéraire*. Cette définition formelle permettrait d'aborder une certaine catégorie d'écrits du deuil comme étant des portraits vivaces ayant pour but de fixer l'identité du défunt par le texte. Par l'analyse d'autres pratiques d'interprétation du deuil et du corps décédé, l'essai convoque le travail du philosophe français Jacques Derrida sur le don/pardon, pour mettre en lumière le processus d'écriture menant aux textes qui pourraient tomber sous la définition de *taxidermie littéraire*.

Mots clés : deuil, mère, création, essai, taxidermie, Ernaux, Barbeau-Lavalette, Derrida.

Abstract

Work : *The previous Woman*

The story follows the evolution of a grief over one year. From moments before the death of the mother to the funeral of another woman of the family, the narrator dismembers her memory to separate real souvenirs of those who could have been manipulated by the mother narrative.

Essay: Literary taxidermy

Based on the work of Jo Malin on auto/biography and the analysis of Annie Ernaux *Une femme* and Anaïs Barbeau-Lavalette *La femme qui fuit*, the essay suggests the concept of *literary taxidermy*. This conception would enable to analyse grief writings as vivid portraits fixing the identity of the deceased through the text. Analyzing other interpretations practices of grief and the dead body, the essay calls upon the work of French philosopher Jacques Derrida on the Economy of the Gift, to shed light on the writing process leading to those texts who could bear the title of literary taxidermy.

Keywords : mother, grief, creative writing, taxidermy. Ernaux, Barbeau-Lavalette, Derrida

Table des matières

Sommaire.....	ii
Abstract.....	iii
Remerciements.....	vii
La femme antérieure.....	9
1.....	13
2.....	16
3.....	17
4.....	18
5.....	21
6.....	23
7.....	24
8.....	28
9.....	30
10.....	32
11.....	33
12.....	34
13.....	36
14.....	40
15.....	42
16.....	46
17.....	47
18.....	48
19.....	50
20.....	53
21.....	56
22.....	58
23.....	60

24.....	61
25.....	65
26.....	67
27.....	71
28.....	73
29.....	75
30.....	77
31.....	78
32.....	79
33.....	82
34.....	84
35.....	86
Taxidermie littéraire.....	93
La mort de la mouche : écrire pour sortir le défunt de l’anonymat.....	95
<i>La femme qui fuit</i> d’Anaïs Barbeau-Lavalette et <i>Une femme</i> d’Annie Ernaux :	
des écrits du deuil hors tombeau.....	97
L’hybridation entre autobiographie et biographie dans les écrits sur la mère.....	100
Construire nos morts : l’écrivain taxidermiste.....	105
Pourquoi écrire la figure maternelle : le don tel que conçu par Jacques Derrida.....	112
Vivant dans le regard de l’autre : la performativité du deuil par le texte.....	117
Tuer la « mère » pour lui donner naissance :	
les scènes thanatiques chez Pierre-Louis Fort.....	121
Bibliographie.....	127

pour Odile

Remerciements

À Catherine Mavrikakis, ma professeure et mentore, sa confiance et ses conseils m'ont été d'un grand secours et m'ont soutenue tout au long de la rédaction.

À ma sœur Annie-Claude Maltais, pour son soutien et sa présence indéfectible.

Au père de ma fille, mon meilleur ami, Olivier Berthiaume, pour sa patience et sa compréhension.

À ma très chère complice, Léonore Brassard, pour ses encouragements, son aide et sa capacité à me dire ce que j'avais besoin d'entendre.

À mes amis Simon Bousquet, Félix Durand, Anthony Lacroix, qui m'ont accompagnée et soutenue.

À Maxime Raymond-Bock, pour sa précieuse aide, ses conseils et ses encouragements.

À Marc-Aurèle Lemieux, sans qui l'écriture n'aurait pu advenir dans ma vie.

À ma fille Odile, dont l'existence a tout changé pour moi.

Merci.

Je n'y serais pas parvenue sans vous.

La femme antérieure

Je me rappelle qu'étant jeune,
je croyais que la mort était un phénomène physique.
Maintenant, je sais que c'est tout simplement
une fonction de l'esprit, et encore
de l'esprit de ceux qui subissent la perte.

William Faulkner - *Tandis que j'agonise*

Il y a donc eu un temps où je pouvais
la voir, entendre sa voix, la toucher,
où je n'étais pas sans elle au-dessus de moi.

Annie Ernaux - *L'usage de la photo.*

Je suis née dans un monde de vieux. Les cheveux étaient blancs ou teints, la peau fine et translucide glissait sur le tube bleu des veines et couvraient les jointures maigres. Chez ma grand-mère on cueillait des cerises de terre dans les plates-bandes l'été, on jouait au Rummy l'hiver. Son quotidien était dicté par *Santa Barbara* à quatre heures, les mots-cachés, mots croisés découpés dans le journal qui attendaient sur le coin de la table. Il fallait faire le tour de la ville pour profiter des spéciaux — le beurre à 2 \$ chez Maxi, les bananes à 29 cennes la livre chez Provigo. Elle allait aux réunions de la St-Jean Baptiste et crochetait des bandages pour les missions africaines. L'heure du café — 3 heures — transformait la cuisine en quai de gare brumeux. Ma mère et mes tantes s'arrêtaient en passant fumer une cigarette, boire du Nescafé autour de la table en verre gris. La conversation flottait comme un nuage au-dessus de ma tête d'enfant. Elle portait sur des sujets qui ne me disaient rien : varices, pacemaker, Coumadin, cancer, pontage. Jean-Luc Mongrain s'égosillait en silence dans la petite télévision suspendue au coin de la cuisine. En enfant bien élevé, je me conformais aux règles non écrites de la politesse; pas plus de deux biscuits à la collation, manger les légumes bouillis et le chop suey même si leur odeur est révoltante. Je devais faire honneur à mes parents et rendre service en cachette; pelleter les marches du balcon en arrivant, desservir la table et envoyer tout ça au lave-vaisselle pendant que mon hôte était à la salle de bain.

Des deux branches de l'arbre généalogique où ma mère, son frère et ses sœurs servent d'intersection, on meurt vieux et en santé. Fêter son quatre-vingt-dixième anniversaire de naissance est commun et tous s'attendaient à en faire autant. Nous visitons la famille étendue quand elle était malade, une suite indiscernable de vieillards, parfois branchés aux solutés et

moniteurs. C'étaient surtout des femmes, toujours veuves, aux noms qui sonnaient roses et poussiéreux : Adrienne, Rita, Edwidge. Nous apportions des fleurs, du chocolat, des desserts maison qu'il fallait cacher dans le tiroir de la petite commode qui servait de table de chevet. On demandait s'ils avaient besoin de quelque chose, souvent on brossait leurs dents qui traînaient dans un plat de plastique à côté du lit.

À cette époque, ma mère écume la nécrologie toutes les semaines. Sa famille habite la région depuis plus de cent ans et elle y reconnaît la plupart du temps quelqu'un; la mère d'une amie d'école, un ancien client, un grand-oncle éloigné. Ceux dont la notice était accompagnée d'une photo d'eux jeunes alors qu'ils sont morts à quatre-vingts ans passés provoquent un sourire réprobateur. *Franchement, ça n'a pas d'allure, faites-moi jamais ça!* À une époque, j'ai une grande enveloppe jaune remplie de ces photos nécrologiques d'étrangers. J'ai un projet de mosaïque qui ne se réalise jamais. La haute saison du salon funéraire est de janvier à mars. Par manque de chance, il arrive qu'il y en ait deux le même jour. Je rencontre un tas de petits cousins éloignés que je ne connais pas et nous nous efforçons de tenir dix secondes près du cadavre empesé. Mes parents saluent tout le monde, serrent des mains, nous présentent, dans un flot interminable de visages que nous oublions aussitôt. Si mes parents sont plongés dans de grandes discussions, nous arrivons parfois à nous esquiver, allons jouer à la tag dans les corridors et manger des biscuits dans les salles vides. Nous préférons Rousseau à Philibert, la famille maternelle fait affaire avec le premier depuis toujours et les colonnes ioniques qui ornent la façade du second ne nous impressionnent pas. Nous marchons solennellement dans le columbarium, les mains dans le dos, à la recherche des urnes les plus laides, des épitaphes risibles et des enfants morts. Aux enterrements, nous fuyons la cérémonie et allons courir dans un coin reculé du cimetière. Si par chance le défunt est du côté maternel, il arrive que mes

cousins soient là. Ma mère et sa sœur ont les mêmes vues sur l'éducation et nous partageons un inconfort commun dans nos vêtements chers, nos robes à crinolines et nos souliers de cuir vernis. Nous savons apprécier les avantages de l'exercice, la surveillance de nos parents est minime — nous sommes bien élevés — et, avec un peu de chance, nous pourrions nous gaver à l'heure du repas où une table sera réservée pour les enfants. Le vin servi aidant les adultes, notre joie naturelle ne sera plus déplacée, et, engourdis par la mangeaille, fébriles de tous les desserts, nous partirons dans de grands fous rires.

Arrivées à l'adolescence nous évitons le plus souvent d'y aller, ma sœur est souvent prise par le sport et j'ai toujours quelques amis à rejoindre. Nous argumentons un peu quand mes parents exigent de les accompagner, ce n'est jamais la famille proche de toute façon. Rien ne contredit jamais notre assurance d'être un jour presque centenaires.

La fin tragique est pour les autres. Les accidents, les maladies foudroyantes sont des événements romanesques. Nous vivons sur un héritage génétique solide, nos enfants naissent en santé avec tous leurs morceaux depuis trois générations. Nous n'avons pas besoin de nous rendre intéressants en étant malades, estropiés, mourants. On ne regrette pas ceux qui partent, toujours vieux. Souvent même ils s'impatiente, désintéressés, rongés par l'arthrite, curieux d'aller retrouver *de l'autre bord* le mari, la femme, les amis et la dizaine de frères et sœurs qui ont claqué avant eux. Cela fait des années qu'ils n'ont plus rien à confesser, leurs proches oublient de se faire donner l'extrême onction. Agnostiques depuis que ma grand-mère a claqué la porte de l'église dans les années 50, la famille proche y va par habitude et par fierté culturelle : la messe de minuit, un baptême une fois de temps en temps. Nos bébés ne sont pas voués aux limbes ni leurs parents à la critique si cette formalité n'est pas remplie. Il n'y a pas de ciel, la grande tante Philomène ne brûlera pas en enfer parce qu'elle a compté ses sous avec avidité et tourmenté son monde. Il n'y a pas de grand bonhomme assis dans son La-Z-Boy en nuage qui pige votre numéro comme au bingo. *La femme d'un de mes clients, quarante ans à peine, est tombée raide morte d'une rupture d'anévrisme en beurrant les toasts de ses enfants! Le fils de l'autre a fait huit tentatives de suicide ratées pour finir écrasé par un chauffeur ivre en allant s'acheter des cigarettes. Quand t'es dû, t'es dû.* Chacun a son heure.

Je ne crois pas que la Mère ait dit *j'ai le cancer*. Je sais surtout qu'elle n'a jamais dit *je vais mourir*. Dans l'ordre des choses, c'est impossible. Elle est la plus jeune, même pas encore l'âge de la retraite. J'ai bien tenté d'en discuter avec elle une fois, alors que nous avions encore du temps. Je croyais que nous pourrions nous préparer, faire face à l'évidence : la minuterie était en marche. Si je ne l'ai pas dit, du moins l'ai-je pensé : Tu vas mourir, que veux-tu faire avec ça ? Elle a répondu *Non*. Nous n'en avons jamais reparlé.

Nous avons fait comme si. Comme si rien. Comme s'il y avait une justice au long bras qui viendrait la ravir à la pourriture du corps parce qu'elle avait arrêté de fumer vingt ans avant, parce qu'elle avait pris des marches tous les soirs, soigné sa santé. Parce qu'elle avait cru que, comme les autres avant, elle mourrait Mathusalem plissée d'un cœur qui s'arrête. Son sentiment d'injustice devant l'inaltérable issue, une fin de non-recevoir.

Comme dans ma prémonition, le vent entre par saccades de la fenêtre ouverte, fait claquer le rideau. Il lèche nos nuques humides et va éclore en tourbillons de poussière, brouillant la flaque de soleil blanc au coin de la chambre. Engourdie par la lourdeur du printemps, j'ai la langue noueuse de mon amant dans la bouche, le poil de son torse qui me brosse les seins. Le tissu raide qui bride son érection me meurtrit un peu, je me demande comment détacher son pantalon sans avoir à me lever : le téléphone sonne. L'appel pourrait s'écouler jusqu'au répondeur, mais je n'ai pas confiance qu'on s'en contentera. J'étire le haut de mon corps jusqu'à la limite de la dislocation, touille de la main l'amas de vêtements avant de trouver l'appareil. Les sanglots au bout de la ligne suffisent à me confirmer mon intuition. Je ne sais pas quoi répondre. Il y a un temps d'attente perturbé par les spasmes, je dis : « Je vais raccrocher maintenant » et c'est ce que je fais. L'appel a été court, il serait encore possible de feindre le faux numéro. Après avoir reposé le téléphone sur la table de nuit, nos regards se croisent. Il sait déjà. Peut-être a-t-il eu le même rêve : cette lumière, le désir sobre pour la première fois et son avortement obligé. J'aimerais qu'il n'en pense rien, pouvoir rester à cheval sur ses cuisses. Je ne veux pas de sa pitié, seulement qu'il me prenne de la même façon qu'il s'apprêtait à le faire. Je n'ose pas le lui demander. Je ramasse mes vêtements, tente de ne rien oublier. Il est toujours là, assis, une bande de lumière crue qui lui découpe les jambes. Je l'embrasse sur la joue, sors en refermant la porte de la chambre derrière moi.

Dehors la chaleur accumulée du béton grimpe sur mon dos. Juste avant le métro, j'entre dans un restaurant et me dirige vers les toilettes. Le tissu de mes sous-vêtements me brûle, les élastiques

enfoncés dans ma peau. En les enlevant, je sens la piqûre de l'air visqueux et frais de la pièce en ciment. J'essaie de me débarrasser du désir qui me vrille le ventre. J'aurais voulu des grognements, avoir très chaud et transpirer beaucoup. Le pincement à l'intérieur de mes cuisses éclate au moment où le propriétaire frappe du poing sur la porte, criant que la salle de bain est réservée aux clients. Je mets ma culotte dans mon sac, sors.

Je prends l'autobus sachant qu'il me faudra pourtant en changer trois fois avant d'arriver chez moi. Le métro est plus rapide, trop. Je déteste ses bruits, son air moribond, son absence de lumière. Je veux que le retour soit fastidieux au milieu des saris, des boubous, des djellabas qui fleurissent quand le mercure dépasse vingt-cinq degrés. Empilés les uns sur les autres, nous tanguons, arrimés par l'enchevêtrement de sacs d'où sortent des légumes terreux, des odeurs des viandes crues et marinées qui se réchauffent dangereusement, des relents de linge sale. Les peaux grésillent, empilées, le suri émane des craques. Bercés mollement par cette soupe, nous guettons sans le savoir le contrecoup qui fera tourner l'affaire au meurtre ou à l'orgie. Mes cuisses collent au tapis du siège et les minces ouvertures que permettent les vitres ne laissent entrer qu'un air tiède et gras qui ne soulage rien.

Tu compliques toujours tout.

Il aurait mieux valu que je me soumette. La reine va mourir. Vive la reine.

Je ferme les yeux sur les bruits ambiants. Ça me rassure. Le couple assis derrière moi parle une langue que j'ignore, vietnamien, peut-être khmer. Le téléphone n'a jamais sonné, je suis encore à l'orée du sexe, quand on fait semblant que ça pourrait ne pas arriver, comme s'il fallait encore convaincre le désir, par de petites manigances; provoquer la chair de poule, mordre les lèvres. J'ai le visage posé dans ce creux entre le subtil bourrelet de graisse du ventre, l'aine et l'os de la

hanche. Je sens la sueur entre ma joue et sa peau, bientôt je ne pourrai plus me relever sans succion.

Mon visage appuyé sur la vitre commence à faire de la condensation. La brise ne peut rien pour moi, j'irradie, l'eau me roule sous les bras. J'essaie de retrouver le vrai souvenir, mais les images sont grossières, sans détails, maudite mémoire.

L'odeur de cul de joint froid m'accueille dans l'escalier. La fumée qui forme un halo perpétuel autour de mon voisin du dessous monte, s'infiltré dans chaque interstice du lambris et vient s'échouer dans mon entrée. Quand j'ouvre la porte de l'appartement, je reconnais le cliquètement des pattes de souris sur les assiettes d'alou du poêle. Je cherche un verre propre pour boire de l'eau et aperçois les fourmis pharaons, grosses comme des poussières, qui ont repris leur file indienne sur le dossier du comptoir. Mon microcosme tolère le vivant, moi comme le reste, par paresse et respect. L'hiver dernier un souriceau gris s'est retrouvé coincé dans la baignoire. L'enfant et moi l'avons nourri pendant trois jours, refusant de nous laver pour ne pas avoir à le déloger. Un soir, je l'ai retrouvé mort malgré nos soins, *il est parti retrouver sa maman*, j'ai sorti le sac-poubelle même si ce n'était pas la journée de la collecte – chaque rêve est bâti sur un mensonge je me suis dit – et puis nous n'y avons plus pensé.

Le tremblement qui saisit mes mains me rappelle que je n'ai rien mangé. Il faudrait laver la vaisselle, mais l'idée de l'eau chaude sur la nourriture collée me lève le cœur. Je déteste ça, les effluves zombies des déchets réhydratés au fond de l'évier. L'enfant reviendra de chez son père dans quelques heures et là tout devra s'enclencher; les bagages, le départ pour la ville natale, la course aux derniers moments. Il ne me reste que peu de temps avant de devoir retourner dans le monde, je n'arrive pas à me convaincre de nettoyer, de manger. Je laisse mes vêtements au milieu du corridor et prends une douche. Il faut combattre le chaud par le chaud et ça fonctionne bien. Comme la grenouille du laboratoire, on doit commencer par de l'eau tiède et tourner peu à peu le robinet d'eau froide jusqu'à la couper complètement. Le corps s'habitue à ce que la

température augmente et quand je sors, les presque trente degrés me donnent tout de même des frissons. Je mets un cadran et me glisse dans mon lit, peut-être que je retrouverai la mémoire les yeux fermés.

J'étouffe, empêtrée sous mon ventre énorme. Mes aines sont irritées par la graisse superflue de mes cuisses. Il fait sombre. J'entends le battement du pas des enfants qui courent dans la pièce du dessus. J'ai du mal à m'asseoir, je tends la main pour attraper la bouteille d'eau qui traîne toujours tout près. Il n'en reste pas assez pour étancher ma soif. La colère va naître quand j'entends les pas dans l'escalier derrière le lit. La disposition des aires de vie de cette maison n'a aucun sens. Les enfants déboulent derrière moi, je les reconnais sans les connaître, un conflit entre eux s'exprime en gémissements et en éclats stridents. Je leur dis qu'il faut jouer dehors, que le temps est si beau. J'arrive à comprimer mes membres enflés jusqu'à mettre le pied à terre. Les enfants comme des mouches dans les jambes, je monte l'escalier. La cuisine est d'un blanc aveuglant. J'éventre avec de grands gestes un melon d'eau au couteau et chasse avec les doigts une nuée de drosophiles des morceaux que je leur tends. L'eau sucrée qui deviendra des taches collantes leur coule sur le menton. J'en mange aussi, mais ça n'altère pas ma soif et je sens poindre la migraine. J'ouvre les armoires qui sont toutes vides à la recherche d'un verre. Je ne peux plus attendre. J'essaie de boire directement au robinet de l'évier, mais mon ventre m'empêche d'atteindre le filet d'eau. Les enfants se chamaillent encore à grand coup de cris, je voudrais leur dire de cesser, mais ma gorge est si sèche que je suis prise d'une toux qui vire à la nausée. J'ouvre le robinet à nouveau pour boire dans mes paumes en coupe, à défaut d'autre chose, mais plus rien ne coule. Je tourne encore et encore la poignée en X qui se dévisse complètement, me reste dans les mains. J'ai la langue collée à l'intérieur de la joue quand le cadran sonne. J'ai la migraine

J'arrive à l'hôpital. Quand je parviens à retrouver, dans le dédale des chambres d'où sort une rumeur incessante de machines et de corps le bon numéro de porte, j'ouvre sur une infirmière qui cherche sans succès une veine dans le bras émacié de cette femme. La Mère. Embourbée dans un amas de tubes, le masque à oxygène qui lui mange la figure, elle m'interpelle des yeux, gratte le drap à ses côtés pour me faire signe. Je pose une fesse dans l'espace disponible, le tissu glisse sur le revêtement de plastique du matelas. La position est inconfortable, un pied à terre et le dos tordu pour éviter de tomber. L'infirmière est remplacée par le médecin. Je sens son malaise quand, prise d'une toux incontrôlable, les yeux exorbités, la patiente tente de saisir l'air devant elle avec les mains. Je le vois qui piétine, se tord les pieds sous la cheville comme pour écraser d'invisibles insectes, réflexe timide. Il périphrase, il euphémise. Agacée elle fait oui de la tête, le presse du regard d'en venir aux faits, *finissons-en*. Il marmonne quelque chose sur les soins de confort, recule en nous faisant face jusqu'à la porte, s'enfuit. Nous nous retrouvons toutes les deux. Les pinces qui maintiennent sa perruque en place la blessent. Elle veut poser sa tête sur le lit relevé, mais chaque fois ça fait descendre la prothèse devant ses yeux. Les cheveux synthétiques lui grattent le front, le scalp rechigne et ses efforts répétés pour dominer l'objet rendent l'affaire grotesque. Sans lui demander son accord, j'entreprends de défaire les pinces. *On va te désencombrer, ce sera plus confortable*. Je n'ai plus vu ses cheveux depuis deux ans et, une fraction de seconde, je la sens qui s'accroche à ce tas de poils avec une force d'enfant désespéré. Elle a les cheveux très courts, un pouce et quart, gris tigrés de blancs. La même tête que dans mes souvenirs les plus lointains vers la fin des années 80. Après la mode des permanentes et

parce que ses cheveux tombaient après ma naissance, elle avait tenté cette coupe garçon. Là, ces mêmes cheveux, mais gris, et elle, mourante. Elle est belle, sa jeunesse plus frappante encore.

Un adulte en santé a une fréquence respiratoire de douze à vingt cycles par minutes. Je ne sais plus combien sa lutte en a produit, de ces inspirations en hoquet suivies d'une pause interminable qui enfin se relâche. Le clapotement des lèvres tuméfiées. Six, peut-être dix. Elles découpent le temps en une asphyxie paresseuse, à laquelle, par instinct, nous nous accordons. La Mère devient un sac rempli de chatons qu'on aurait jetés au fond d'un lac. Un cheval épuisé tombé sur le flanc. Elle est avec ceux qui attendent la mort qui ne veut pas venir.

Nous ne savons pas comment tenir, comment exister dans cette attente. Nous avons cru qu'elle serait courte, mais les injections se multiplient : scopolamine et morphine toutes les quinze minutes. Bientôt nous ne comptons plus. Peut-être des centaines de seringues usagées passent sous nos yeux.

Les détails les plus idiots restent gravés. La scopolamine a d'abord été utilisée pour faciliter l'accouchement, elle induit un état où la patiente est encline aux suggestions. L'infirmière nous parle de cette propriété, nous suggère d'en tirer profit. *C'est fini, tu peux partir, laisse aller*

Sous 86 de saturation les dommages au cerveau commencent après seulement quelques minutes. Le moniteur nous nargue, son indicateur descend avec une lenteur écœurante de quelques points seulement par heure. Le cœur encore trop fort se refuse à lâcher. Il pompe obstinément, aveuglément, toujours. Le corps manigance contre ses propres faiblesses, rassemble ses forces, s'affole et jaillit d'un coup, yeux ouverts, langue épaisse et pendante. Le haut du corps soudain projeté devant, vers l'air disponible, mais inatteignable. Du corps gisant la Mère surgit par soubresauts erratiques, violents, enfermée vivante. Son corps machine qui refuse de s'éteindre

retombe, épuisé, jusqu'à la prochaine tentative. Neuf heures d'apnée. Nous sommes témoins, complices de l'agonie, à regarder sans pouvoir rien faire la cyanose qui bleuit les lèvres, les pétéchiés qui fissure le blanc des yeux, la peau des jambes qui se marbre de violet. Je caresse ses cheveux gris, chante des chansons. Je reviens au seul instinct que je connaisse de mes nuits blanches. Berceur. Répéter sans cesse la même mélodie sans paroles des comptines inventées. Quand les râles commencent, nous échangeons un regard ma sœur et moi, à l'idée commune de faire cesser le spasme avec l'oreiller.

Je sors quelques instants à l'aube au milieu des infirmières qui terminent leur quart de nuit. Bien plantée en haut du coteau, la bâtisse surplombe la ville. Assise sur un muret de ciment, je fume deux cigarettes. Je n'allume pas la deuxième avec le mégot de la première, non. Je refais les gestes à l'identique; prendre le paquet, en saisir une, la coincer entre mes lèvres, retrouver d'instinct le feu au fond de ma poche droite. Une étincelle seulement à la première tentative, devoir secouer le briquet fatigué pour que le gaz s'enflamme enfin. Je provoque le déjà-vu, la redondance. Je me donne le droit de croire que le temps est un disque qui saute, qu'on va revenir un instant en arrière si par chance l'aiguille se coince dans l'égratignure que je viens de faire. Mais le soleil se lève, carmin, jaune et lilas, criard — l'aurore est belle. Il ne manque que l'orchestre, le *Lacrimosa* avec des enfants dans le chœur, fort à rendre sourd.

À mon retour dans la chambre, je force ma sœur à sortir dans le corridor. Je veux qu'elle voie le soleil se lever, embraser la ville. Je veux que l'aube soit la même pour nous deux, ensemble. Nous regagnons la chambre et tout s'arrête. Il se passe des minutes sans inspirations puis plus rien. Ce qui est étendu là est tordu par l'épuisement, déformé par l'asphyxie. Toute ressemblance avec la Mère a disparue, dissoute par la cruauté de l'agonie.

C'est ma sœur qui signe le formulaire. Nous quittons l'hôpital, assommées. Revenue à la maison, je dois dormir, mais je ne sais plus comment. Je ne veux pas fermer les yeux et retourner là dans les tubes, les alèses, les piqûres, le métronome cassé de sa respiration. Il faut que j'écrive moi aussi, ce sera vrai à partir de là. Même sans l'excuse du geste administratif, il y aura tout de même un moment où les mots les uns derrière les autres contiendront ce qui risque de venir me hanter en rêve. Je ne sais pas à qui non plus. L'écrire pour l'écrire ce n'est pas assez. Je vais devoir l'annoncer, mais pas tout de suite, pas avant d'avoir dormi. J'ouvre mon ordinateur et le geste me semble trivial. J'envoie un courriel à un ami. Il a une mère lui aussi. Vivante la sienne. Il ne connaissait pas celle que je viens de laisser, ni l'hôpital d'où je reviens et moi, à peine. Je voudrais que ça commence autrement. La première ligne :

Ma mère est morte.

puis quelques lignes plus bas, pour que la phrase flotte toute seule comme à l'intérieur de moi, je m'excuse. Je lui confie cette phrase, le temps que je dorme, pour qu'il la porte à ma place.

J'attends dans le bureau du préposé aux articles funéraires. Je me demande si par souci de cohérence ils ont choisi le blanc d'os pour peindre les murs. C'est dommage que nous ne soyons pas là pour un cercueil, je suppose que le mobilier à tiroirs qui couvre le côté gauche de la pièce contient des échantillons de tissus, de poignées et de dorures. La pièce n'a pas de fenêtre. Je ne suis pas claustrophobe, mais j'imagine que le choix du bureau au sous-sol est à double tranchant, qu'il déclenche chez certains des crises de panique énormes. Ils doivent, après avoir lâché le premier cri du deuil retenu jusque-là, s'effondrer et battre des mains, convaincus qu'on les enfilera vite fait dans le cercueil à quinze mille dollars recouvert de satin rose saumon de leur maman. Les murs de ciment étouffent les lamentations, permettent aux gémissements d'avoir lieu, sans troubler la quiétude des familles élargies venues offrir leurs sympathies dans l'espoir que le buffet soit mangeable. Je suis là pour acheter une urne. Le sac de plastique du crématorium aurait fait l'affaire, nous allons déposer tout ça dans la fosse par-dessus mes grands-parents de toute façon. Il y a plein de choses utiles que nous aurions pu faire avec la cendre; du savon, de l'engrais. Je me dis que si ce n'était pas tant un problème au niveau légal, j'aimerais mieux me traîner jusqu'aux confins d'une forêt touffue et attendre la mort. Les animaux et les insectes feraient proprement leur besogne. Il ne resterait bientôt que mon squelette éparpillé avec au cou une lettre où je certifierais que je n'ai été victime d'aucun crime violent. Mon cadavre traumatiserait probablement un couple de marcheurs habillés en Gore-Tex des pieds à la tête et, après la venue de la police et un entrefilet dans les journaux sur la macabre découverte, l'administration reprendrait le contrôle de ma dépouille. Mais j'aurais eu le temps de redonner un peu de ma substance au sauvage avant qu'on me force encore à rentrer dans les rangs.

Je me prends à envier l'époque des veillées. Les enfants, la tête dans le cadre de porte, qui se défient d'aller toucher le mort qui, il faut l'admettre, commence à sentir un peu malgré l'odeur du ragoût qu'on sert dans les assiettes creuses à la cuisine. La pourriture peu maquillée, habillée plutôt, par les ombres que laissent les cierges. Je regrette les longues processions, le poids du cercueil sur les épaules des hommes que le crachin, le vent ou le soleil éprouvent, eux qui risquent la pneumonie ou l'insolation pour mener là où il le faut le corps vide, indifférent. Je regrette aussi le tas de terre, qu'on cache aujourd'hui sous cet absurde tapis de plastique vert gazon, la difficulté rencontrée si l'on désire en jeter une poignée dans le trou, l'absurdité du geste salissant alors qu'aujourd'hui on s'efforce de tout faire si propre.

Je sais que le corps disparaîtra pour m'être redonné déjà réduit en poussière dans cette urne faite en série qu'on aura pris le soin d'astiquer. *Hors de question que je sois rongée par les asticots.* Debout, serrant un infini de mains connues et inconnues, j'aurai conscience à chaque instant de la mise en scène, de son absence totale de sens. Ces gens dans une salle louée qui essuient leurs larmes autour d'un pot parce que c'est ce que le protocole commande. Je sais que je ne pleurerai pas, mon malaise sera trop grand. À bien y penser, je leur préférerais les pleureuses se blessant le visage de leurs ongles, le cadavre sur le radeau plein de fleurs qu'on enflamme et pousse dans le courant, la tour au sommet de laquelle les charognards se nourrissent pour ne laisser qu'un squelette blanc.

Le préposé ouvre devant moi un catalogue plastifié. J'y désigne de l'index le récipient qui, je crois, fera l'affaire. Alors que cet homme ne l'a jamais rencontrée, il me dit :

Votre mère, ça lui aurait plu.

Je ne veux pas retourner à la maison déjà. Je ne l'ai jamais aimé et elle se dresse comme un mausolée obscène et vide. Je devrais y remettre le cadavre. La Mère dans son lit blanc, sous sa couette, la porte fermée une dernière fois sur le tapis *kitten white* et le papier peint à petites fleurs roses qui a coûté les yeux de la tête. Mettre le feu. En fumant l'une sur l'autre mes cigarettes, un pistolet à la main pour tenir mollement en joue les pompiers, m'asseoir devant la maison le temps que ça se ronge jusqu'à la terre. Je ne veux pas retourner là alors je m'arrête, n'importe où fera l'affaire.

La serveuse qui ignore tout me sert comme n'importe qui avec une pointe d'exaspération. Sur la terrasse du café, le soleil fait de mon ombre un pochoir qui rend le profil de ma main sans bavure. L'endroit est mal choisi, les voitures frôlent les clients et nous salissent de leurs émanations grasses. Je pourrais sortir le livre de mon sac même si je sais que je serai incapable de m'y plonger. Une mouche se pose sur la tache restée sur la table. Je pense à la mouche de Duras, seule mouche peut-être qu'on ait assistée dans ses derniers instants, et je chuchote : *tu vas mourir toi aussi*, mais elle n'en a rien à foutre, trop affairée à être une mouche vivante, sa petite trompette dans le sucre.

Des cris proviennent d'un appartement situé l'autre côté de la rue. Un enfant s'étouffe dans ses vagissements, sa mère hurle. Je voudrais compatir avec elle. J'ai moi aussi été celle qui crie et je le serai encore. Je n'y arrive pas. L'envie me prend de lui voler son enfant comme j'aurais parfois voulu qu'on me vole le mien. Peut-être que la femme le frappera, après avoir crié pour l'enterrer, peut-être qu'elle lui crie de fermer sa gueule, qu'elle lève une main secouée par la

rage. Peut-être qu'elle s'arrête et le fixe, prête à s'abandonner à le battre, quoi faire d'autre avec une plaie qui ne vous appartient plus, mais continue de vous brûler. J'ai cru qu'avoir un enfant me révélerait des choses, je ne savais pas que ce serait celles-là; l'envie de tuer, l'envie de fuir.

La mouche est toujours là. Elle m'ignore. Je joue, j'imagine que c'est la même que l'autre, avec Marguerite assise par terre dans son réduit qui attend que sa mort vienne. Puis une autre mouche encore, dans un livre, inventée, qu'on traque parce qu'elle menace de contaminer la viande. La Mère, elle n'avait pas pu supporter cette image-là, les pattes sur la chair crue, ça lui donnait la nausée. Elle m'a redonné le livre. C'est quoi notre problème avec les mouches?

Le fond de ma tasse de café est froid. Je cherche une obligation qui me détournerait des préparatifs. Je voudrais qu'on m'oublie, que les choses suivent leur cours sans moi, avec indifférence. Je louerais une chambre d'hôtel pour fermer les rideaux et dormir pendant le jour. Je virerais à gauche et prendrais l'autoroute plutôt que de retourner à la maison. Tourner le dos à ces obligations toutes faites et choisies par qui en fait, dictées par quoi, si ce n'est la bonne conscience qui n'est jamais vraiment bonne.

Je rapporte ma tasse sale à l'intérieur avant de partir. Quand je sors, une voiture de police est stationnée devant l'immeuble où la mère et l'enfant criaient. Je conduis docilement jusqu'à la maison. En chemin, je regarde le panneau qui indique d'autres lieux et le chemin pour y parvenir, je ne mets pas le clignotant ni ne tourne à la flèche qui me permettrait de fuir. Je suis consciente de tout ce que je ne ferai pas et je fais tout ce qui doit l'être sans y penser. Je devrai me convaincre encore cent fois de ce qui est nécessaire et m'y soumettre. Balayer les mouches pour éviter qu'elles ne pondent sur ma viande.

Je croyais qu'elle laisserait un devis, divisé en points et en sous-points, dictant tout. De la musique à la couleur des serviettes de table, des fleurs aux textes à lire, elle aurait tout choisi tout contrôlé comme avant, mais non rien.

Je n'ai aucun plaisir à jouer les chefs d'orchestre de ses derniers adieux. Je pense aux miens, fantasme puéril qui me travaille depuis les élans suicidaires de ma crise d'adolescence. Ma sœur veut des funérailles déguisées, où les boas de plumes, les faux cils et les hommes habillés en drags seront noyés dans un torrent de cocktails fluo. Le maquillage épais sera strié de larmes et les fous rires hystériques secoueront les corps ivres et tristes de ses amis. Moi, j'aimerais mourir l'été. Posée nue dans un sac de jute, il y aurait un grand feu en plein air pour faire rôtir des guimauves pour les enfants, du homard, des steaks et du maïs. Chacun à leur tour mes amis devraient lire les passages de mes livres préférés, les mots intimant parfois au silence ou se perdant dans les conversations que la vie continuerait d'avoir sans moi. *Space Captain* et *White Rabbit* joueraient en boucle pour engourdir les convives et provoquer chez certains le désir irrépressible d'arracher leur propre chemise pour la jeter au feu. Je voudrais leur offrir une expérience primale, libératrice, pour qu'il ne me traîne pas derrière eux.

Il faut s'occuper, avancer encore. Ma sœur s'est plongée dans la concoction du buffet pour nourrir notre tralée de cousins et leurs multiples enfants après les funérailles. Nous errons dans les entrepôts, le regard perdu sur les étagères industrielles, débattant plus que nécessaire du choix des assiettes de carton compostable ou de celles en plastique. Nous avons un but, nourrir tout ce beau monde, vivant, avec sur la nuque le souffle exigeant de la Mère, qui, elle, si elle s'était donné la peine, n'aurait rien laissé au hasard. Sans vraiment savoir le dire, nous sommes sous l'impression que les années d'entraînement dignes de la brigade que nous avons passées sous sa gouverne n'ont eu pour ultime but que cela : parvenir seules à mettre en place une dernière réception qui se doit d'être parfaite. Les compliments que nous en recevrons — c'est tellement elle, ça lui ressemble — me feront l'effet d'une gifle. Évidemment que c'est parfait, nous n'avons pas subi des années de critiques et de scrutations pour aboutir à l'échec, comment pouviez-vous en douter?

L'immeuble où se tient le salon est un amas d'élans agressifs pour atteindre le majestueux. Les portes de verre transparent, où les oiseaux doivent venir se casser la nuque, s'ouvrent à notre approche, silencieuses, presque flottantes. Le marbre noir reluit tant qu'il donne l'impression que sa couleur participe à l'écho insupportable de l'endroit. L'architecture hypocrite du plafond cathédrale fait croire qu'on s'envolera alors qu'elle mène sans prévenir vers les salons privés où le tapis commercial se déploie dans les tons de beige et de brun.

J'arrive trente minutes avant l'heure pour mettre en place le décor. J'ai écumé les caisses de photos pêle-mêle jusqu'à tard dans la nuit. Il a fallu choisir la musique dans la panique. Surtout, donner l'impression d'être en contrôle, de connaître son affaire. Le parfum des bouquets est déjà lourd, plusieurs ont fait livrer des lys malgré que ma sœur les déteste et la chaleur de la centaine de visiteurs les transformera bientôt en brouillard olfactif étouffant. J'ai dans mon sac des crayons de couleur, des cahiers et des blocs pour les enfants ainsi qu'une quarantaine de dollars destinés à payer une petite cousine préadolescente pour surveiller la marmaille. L'œil magique des portes coulissantes menace de laisser passer le moindre bambin et ce serait bien le comble que la veillée se transforme en battue.

J'ai une envie de pisser cuisante quand arrivent les premiers visiteurs. Le tourbillon de mains qui se tendent s'intensifie graduellement, me plonge dans l'engourdissement hypnotique des gestes répétés cent fois par heure. Il me semble être revenue dans ce flottement indifférent que provoquaient les longues files devant ma caisse quand je travaillais à l'épicerie. *Bonjour. Oui merci. D'où la connaissiez-vous? Merci. Oui je lui ressemble. C'est gentil d'être venu. Je*

réponds *Oui, vous aussi* à au moins vingt reprises alors qu'on m'offre des condoléances. Pendant une minute personne ne s'impose à moi et je réalise que ma vessie va se fendre. Je me faufile jusqu'à l'entrée de la salle pour être encore ravalée par de nouveaux arrivants. Je ne peux plus tenir. Je plante là de lointaines connaissances et cours vers les toilettes. En ressortant de la cabine, je n'ai même pas le temps de me laver les mains. Une collègue de travail de la Mère se trouve là, comme si elle m'attendait. J'essaie de m'en débarrasser avec deux trois remarques génériques. Je pense : Ciboire allez-vous me foutre la paix. Je cherche une sortie plus à l'écart et, parvenue dehors, m'appuie dans un renforcement du mur. J'envoie un message au père de l'enfant — par pitié viens me porter une cigarette — j'espère qu'il verra le message avant que quelqu'un parte à ma recherche. J'ai envie de lui dire d'apporter mon sac, il y a un bistro au coin de la rue et le désir d'aller m'asseoir sur la terrasse avec un verre de vin me tord les tripes. Mais je dois lire durant la cérémonie. Mon texte plié attend au fond de la poche de mon manteau, pierre supplémentaire dans l'amas de mensonges que je dois déblatérer aujourd'hui. Avoir eu un public plus conciliant j'aurais pu lire *À la fête du mort*, mais je ne suis pas totalement prête à me faire lyncher. *Quand ton grand-père paternel est mort, la grande tante Thérèse est arrivée en courant dans la grande allée de l'église parce qu'elle avait raté la communion. Elle portait deux chapeaux l'un sur l'autre et ses bijoux en toc, tapait dans ses mains en criant au curé : Vous m'avez oubliée! J'ai tellement ri que j'ai pensé faire dans mes culottes.*

La Mère devait entretenir une certaine nostalgie de ses années d'internat et c'est peut-être pourquoi elle a choisi de nous faire enseigner le piano par les sœurs.

Je ne savais pas trop quoi en penser, ma professeure de première année avait été une de ces nonnes laïcisées qui enseignaient sans voilettes. Elle avait d'abord eu l'air d'une gentille grand-mère, avait même enseigné à la Mère dans ces jeunes années, mais j'avais vite déchanté. La jolie mémé aux cheveux gris avait les doigts bien crochus et ne s'était pas gênée pour me tordre un orteil durant la sieste, considérant sûrement le vermisseau infatigable que j'étais comme quelque chose qu'il fallait dompter. Pourquoi n'avais-je pas été avertie? Comment la Mère avait-elle pu me mettre sous l'autorité de cette femme sans me prévenir?

J'en étais venu au soupçon. Les bonnes sœurs faisaient naître chez moi le pressentiment du malsain. J'ignorais comment il m'aurait fallu me comporter devant elles. J'étais fascinée par leurs moustaches, l'absence de coquetterie de leurs habits de coton raide, le silence pervers de leurs souliers de gomme blancs. Tout le monde semblait savoir à leur sujet quelque chose que moi j'ignorais et la Mère, autant que les autres, se gardait d'éventer leur secret.

J'allais aux cours de piano du mercredi soir de reculons, plus pour plaire aux parents que mue par un amour quelconque de la musique. J'aimais bien apprendre pourtant, mais il ne s'agissait pas de plaisir dans ce cas-là, chaque séance étant suivie des injonctions impatientes de la Mère pour que nous nous exercions. La pratique du piano la rendait pourtant dingue, nos doigts malhabiles offraient des versions faussées et discordantes de mélodies simples, une vraie torture

qu'elle ne savait tolérer qu'une dizaine de minutes à la fois. Je crois que nous savions déjà que l'heure hebdomadaire consacrée au piano, et son prix, n'avaient pour elle qu'un seul intérêt : le concert de fin d'année. La Mère magasinait alors des robes pompeuses sorties d'une autre époque -des *Ménines* peut-être, elle aimait bien Velázquez- pour que sur la scène enfin nous puissions briller.

Quand nous avons maîtrisé suffisamment l'instrument des années plus tard, elle a exigé une pièce à six mains. Nous l'avons jouée pour la dernière fois sous les projecteurs de la salle de concert. Je n'ai plus jamais touché un piano par la suite.

À neuf ans toutefois, je me soumettais encore à son désir. Pour aller chez les sœurs, je marchais deux rues, de la petite école au couvent, autonome, enlevais mes bottes d'hiver et mon habit deux pièces en prenant garde de ne pas mettre de la neige partout. La Mère viendrait me chercher plus tard.

La classe a dû se dérouler comme à l'habitude, sans réel progrès de ma part, parce que plus occupée à zyeuter l'horloge. Ma professeure devait avoir la trentaine et arborait sans honte une dentition de cheval brochée d'une oreille à l'autre. Sa jeunesse doublée de sa laideur proposait une sensualité suspecte. Peut-être était-ce à une autre occasion, mais il me semble que c'est ce jour-là que la jeune religieuse a choisi pour poser sa main sur ma cuisse. J'avais entendu parler de ces grandes personnes qui cherchent à vous déshabiller. La sœur pouvait être l'une d'entre elles, j'en étais convaincue. Ni son petit Jésus ni sa voix de pinson qui écorchait joyeusement les cantiques ne me flouaient. J'avais entrepris la lecture du Nouveau Testament acheté pour le cours de religion, il ne m'avait pas échappé que le « Nouveau » du titre servait à dire qu'on y avait arrangé les choses. On y rapportait pourtant toutes sortes de comportements étranges. Chez

moi, personne ne parlait de ces choses, personne n'allait à l'église. Si on parlait des curés, des bonnes sœurs, c'était avec une réprobation pleine de silencieux sous-entendus. Le livre n'était pas plus clair, tout le monde dans cette histoire semblait déchiré par le vice et les pulsions, les femmes se jetaient à genoux, l'extase guettait dans tous les coins. J'avais assez bien compris le principe de la parabole pour voir qu'on se donnait un mal fou pour ne pas dire clairement ce dont il était question. On ne me la ferait pas à moi. Il fallait être cinglé pour y croire. Encore plus pour y dédier sa vie. Le couvent un asile d'aliénées déguisées en folles de Dieu.

Heureusement, la classe de piano a pris fin. Mes parents n'étaient pas à la porte quand je suis sortie. Il neigeait. Je n'étais pas surprise, ils étaient depuis toujours les derniers arrivés partout. À la garderie, à l'école, même en visite chez mes oncles et mes tantes, une heure, deux heures de retard étaient la norme.

Dans le stationnement, il y avait un banc de neige. C'est là que je me suis installée. Complètement prise dans mes jeux, l'esprit libéré du parfum douteux des religieuses, je n'ai pas remarqué que la nuit tombait. Je n'avais pas de montre et peut-être la noirceur trompeuse de l'hiver a-t-elle alimenté mon impression qu'il était tard, trop tard, et que personne pourtant n'était encore venu me chercher. Je n'avais pas de clef pour la maison, il m'était interdit de m'y trouver seule. J'aurais pu retourner chez moi, je connaissais le chemin, mais pour y faire quoi en fait, si je ne pouvais entrer.

Mes mitaines étaient trempées et je réalisais que mes bottes aussi, le froid engourdissant mes orteils. Il n'y avait plus de brigadier à cette heure et je n'avais pas le droit de traverser seule le boulevard me séparant de chez ma grand-mère. De plus en plus convaincue que ma vie était mise en danger par le froid — je ne passerais pas la nuit, même en me faisant un igloo, je risquais

d'être déchiquetée dans mon sommeil par la déneigeuse — je me suis fait à l'idée de briser les règles.

Après quinze minutes sur le trottoir bordant le boulevard, à tenter d'assimiler le mouvement des voitures, j'en suis venue, en désespoir de cause, à le traverser en courant. Les yeux fermés je me suis élancée, priant le petit Jésus qui devait servir à ça, épargner ma vie d'enfant frigorifié qui voulait atteindre la maison de sa grand-mère.

Le Saint-Esprit m'a épargné.

Jamais encore je n'avais avec autant de désespoir appuyé sur une sonnette. Et si elle n'était pas là? Et si elle et mon grand-père étaient sortis pour un souper dansant, s'ils avaient par malheur décidé de profiter de la neige pour aller faire du ski de fond? Mais Margot a ouvert la porte. À moitié étouffée dans ma morve, dans mes *remords de conscience* comme elle disait, j'ai tenté de lui expliquer mon problème quand j'ai entrevu, au fond du couloir, la Mère, assise sur sa chaise habituelle dans la cuisine.

Que faisait-elle là? Pourquoi n'était-elle pas venue me chercher?

Déshabillée, mouchée, câlinée par ma grand-mère, j'ai enfin été capable de parler. Mon abandon résultait d'un imbroglio entre les parents, lui pensant qu'elle venait me chercher et vice-versa. Il a eu un silence et puis elle a éclaté de rire. Après tout ce n'était pas si grave, ce n'était pas comme s'ils m'avaient oublié. Pourtant si, c'était bien ça.

Et elle riait.

Dans notre stupeur hypersensible, anesthésiée, la maison n'est pas différente. Elle est naïvement toujours la même; figée sans plus personne pour régner dedans. Nous ne savons plus quelles sont les règles. La patronne partie, faut-il continuer d'enlever nos chaussures, garder en place les serviettes à main décoratives, ne rien laisser traîner? Cette maison dont nous n'avons jamais voulu, celle-là même que nous avons fuie, il faut maintenant y vivre, la saigner de ses années avant de s'en défaire aux bras de n'importe qui. Nos pas feutrés persistent un temps dans un silence que nous ne connaissons plus, les condensateurs ayant ronflé pendant des mois. Le spectacle désormais fini, nous devenons les techniciennes invisibles qui remballent le décor. Il faut poncer, par d'infimes trahisons, toutes traces de la morte. Lavées dans l'immense baignoire, nous laissons là le cerne gris de notre eau. Nous mangeons au salon devant les films de notre enfance, grisées par le risque de contamination de la poudre orange de nos crottes aux fromages sur tous les tissus pâles. Nous mélangeons le blanc avec les couleurs, laissons les draps se froisser dans la sècheuse. Le feu des chandelles, prohibé depuis un an par l'oxygène, brûle même le jour. Dans notre mutinerie contre l'invisible, nous rejouons ces adolescentes moqueuses et surnoises qui n'en faisaient qu'à leur tête. La Mère partie, nous redevons ses enfants qui rêvaient d'être libres et orphelines.

Le téléphone sonne sans arrêt. Au début j'ignore quoi dire, gênée. On demande à lui parler et je réponds tout bas — elle est décédée — presque honteuse. Je constate le malaise que ça cause et finis par y prendre un vilain plaisir. L'interlocuteur bafouille, se confond en excuses, en sympathies. Bien fait pour ceux qui osent nous déranger. Ma sœur prend possession de la

cuisine. Il n'y a plus personne pour superviser la coupe des légumes qui devaient être tous de la même grosseur, pas une âme pour s'assurer qu'elle a bien pensé à actionner la hotte. Et, surtout, plus de papilles délicates ou distordues par la chimio. Rien désormais qui ne barre le chemin aux caris, aux piments, à toutes les déclinaisons de sauces fortes, piquantes, acides, orange, jaunes, vertes, brunes, rouges. Plus personne non plus pour s'affoler des monceaux de vaisselle qui gonflent aux abords de l'évier.

Nous mangeons : du poulet au paprika sauce raïta et riz pilaf, des merguez, de la choucroute, du tartare de saumon au sésame et wasabi, du tataki de thon sur lit de riz au jasmin, de la bavette, de la salade de betteraves au fromage de chèvre, des pommes de terre à la grecque, du tofu frit, des pâtes de courgettes et tomates confites, de l'hummmus d'edamame, du cari de poisson, des gaufres maison, des crêpes; au sirop, au fromage, au jambon, aux légumes, de la rilette de canard et sa confiture de cerises de terre. Nous buvons aussi : du vin blanc, du vin rouge, du mousseux, des Mimosas, de la Sangria, des Bellinis, du Gin tonic, des Mojitos, de la bière, noire, rousse, blonde, blanche, des Margaritas et, ma sœur surtout, des Negronis. Les deux mains toujours grasses d'épices ou tachées d'herbes, elle se maintient dans une transe alchimique entre les jets de vapeur, le bouillon des sauces et le pétassement des graisses dans la poêle chaude. Tout le reste s'est arrêté. Nous écoutons nos borborygmes, bercées par les ustensiles à laver, les bras dans l'eau savonneuse. Le saccage nous assomme bien.

Dans mon enfance, la Mère est cette ombre qui passe dans l'angle mort. J'ai sept ou huit ans. Elle est une femme professionnelle qui prend des heures à se préparer le matin. Assise sur la toilette, sa robe de chambre en velours rose râpée remontée sur les cuisses, elle se maquille. Une cigarette brûle dans le cendrier sur l'étagère, le paquet de du Maurier king size posé tout près. Entre deux traits de crayon à maquillage, elle me demande d'aller lui remplir sa tasse de café. Elle ne me regarde pas, son visage éclipsé par le miroir qu'elle tient devant elle. Seuls les bigoudis de plastique rose émergent comme une couronne. Le rituel de la métamorphose est le même tous les matins; elle passe de cet accoutrement digne des *Belle-sœurs*, qui jure avec le luxe soigneusement entretenu de la maison, à la représentation parfaite de la femme d'affaires quand un peu plus tard elle émerge de sa chambre en complet *YSL* bleu nuit à rayures banquier. Elle cherchera son porte-document en cuir, ses souliers à talons. Les bigoudis auront disparu dans une tempête de coups de peigne et de fixatif. Elle met toujours le rouge à lèvres en dernier, après le café, les cigarettes, les deux toasts aux bananes et le brossage de dents.

Elle devient chaque jour cette femme que je ne connais pas, qui accomplit des tâches cruciales dans un bureau que je n'ai visité qu'une fois. Un endroit où nous ne sommes pas bienvenues, nous les filles, un endroit où c'est l'intimité des autres qui prend toute la place pendant une heure avant que leurs épanchements ne soient reconduits à la porte capitonnée qui donne sur la sortie de secours. Les clients ne doivent pas se rencontrer. Son travail est secret, ses clients n'ont pas de noms, nous ne savons rien de ce qui les motive à consulter la Mère. Si nous croisons une patiente au centre d'achats et que celle-ci s'affiche ouvertement, qu'elle nous dit bonjour, j'en déduis

qu'elle n'a pas d'amour-propre, pas de fierté et un manque flagrant de jugement. Admettre ainsi en public qu'elle consulte une psychologue, quel manque de décence, quel manque de considération pour la discrétion qu'entretient la Mère quant à son travail. La Mère, cet *undercover*, cet agent spécial, qui selon moi connaît les moindres secrets honteux des politiciens, des hommes d'affaires, qui connaît les scandales de couchettes et les petites angoisses sales de monsieur-madame Tout-le-Monde, comment peut-on oser l'aborder sans honte quand elle magasine avec ses enfants?

L'intimité des autres l'envahit avec les années. Elle ne veut rien entendre quand elle rentre à la maison. Dès que le seuil de la porte est passé, elle s'enferme dans sa chambre, enlève son déguisement de professionnelle. Ses vêtements tout aussi impeccables qu'à son départ, elle s'en débarrasse, souillée. Si seulement cette crasse qu'elle traîne à son retour pouvait être balayée de la main.

Au fil du temps, dans une lenteur qui rend le changement invisible, les tapis deviennent luxueux, les appliques de lumière bourgeonnent de dorures, la porcelaine blanche et le laiton envahissent la quincaillerie; robinets, poignées de porte. Les murs s'habillent d'un crème plus clair. Un vietnamien particulièrement habile pose du papier peint délicat pendant que nous sommes à l'école. Un après-midi, je le surprends à mon retour, il danse avec les panneaux couverts de colle, transforme par magie les pièces en quelques heures, discute nonchalamment avec la Mère de l'inégalable qualité du riz au jasmin de première récolte. Les divans de cuir font leur apparition, notre désir d'avoir une télé dans le salon est systématiquement ignoré, elle n'apparaîtra que des années après notre départ. Le changement est farouchement tenu secret, nous ignorons tout de la prochaine métamorphose et, surtout, du nouvel agencement de règles qui en découlera. À notre insu, la maison se transforme en musée, en antichambre de son bureau,

où il n'y a pas de clients. Elle reconstruit, sous le couvert du design d'intérieur, le non-lieu des consultations, là où les problèmes et les angoisses viennent s'éteindre. Il ne faut pas courir, pas crier, prendre garde aux éclaboussures dans la salle de bain et la cuisine. Si par négligence nous mettons en péril l'intégrité du lieu, un éclat de voix strident nous rappelle à l'ordre. L'accès au salon est réservé aux visites de la parenté, quand nos habits sont frais et propres. Notre enfance brouillon, une perpétuelle menace pour le décor. Le temps prend une texture élastique, chaque tâche demande qu'y soit consacrée une période toujours plus grande, à force peut-être c'est la femme qui s'est ralentie. Prendre une douche, se sécher les cheveux demande deux heures, puis trois, puis un avant-midi entier. Le processus s'alourdit toujours et bientôt l'épicerie hebdomadaire exige qu'on y consacre les deux jours de fin de semaine.

La préparation du souper est accomplie avec la solennité d'une opération à cœur ouvert. La Mère désosse les poitrines de poulet qui l'ont pourtant déjà été par le boucher, traque les moindres filandres de graisse, n'achète rien de moins que du filet, toujours du maigre. Les légumes sont tranchés avec concentration et régularité. Les recettes relèvent du protocole scientifique visant à reproduire sans défaut le même goût, vingt fois, trente fois. *C'est cette saveur que je cherchais.* La liste d'interdits alimentaires est précise; la morue en raison du risque d'anisakiase, toutes les textures de gelées, la coriandre et la sarriette pour leur goût cousin de la moisissure, le clou et l'anis pour leur parfum trop lourd, les légumineuses qui causent ballonnements et flatulences. Les repas sont systématiquement envisagés d'avance, les risques d'improvisation tués dans l'œuf.

Aujourd'hui quand j'y pense, j'ai beau chercher, je ne trouve aucune trace des câlins et des caresses. Je sais pourtant qu'ils ont eu lieu — on me l'a dit —, mais je n'en ai aucun souvenir. Il me semble que la vie que nous avons partagée, c'est ce rituel infiniment recommencé du vivant.

Des repas au soin du corps, du maquillage à la mise en plis. Le grondement du séchoir à cheveux, l'odeur de la poudre pour les joues, la piqûre du *spray net* qu'on applique en abondance quand je n'ai pas pu fermer les yeux à temps. Je suis assise à tous les âges sur le couvercle fermé de la toilette, j'attends. J'attends qu'elle soit prête pour aller dans le monde, cette femme que je connais si mal et qui s'efforce sans relâche à camoufler ce volet de son existence dont je fais partie.

Les autres ont des problèmes, pas nous. Nous ne devons pas en avoir. Je vomis un ou deux soirs par semaine à cause de la migraine, j'en saigne parfois du nez. Elle croit à une leucémie, une hypoglycémie, un cancer du cerveau, me traîne aux prises de sang, au test d'urine, mais non, rien. Ma sœur renvoie chaque matin son déjeuner dans le puisard au coin de notre rue en allant à la petite école. Nous sommes des enfants magnifiques. Anxieuses. Problématique mineure. Nous sommes logées et nourries comme des princesses, nous avons des souliers de cuirs, des jouets, le câble. Nous sommes intelligentes et parfaites, nos cheveux blond cendré vont jusqu'à notre taille, nos yeux sont verts, bleus. Nous ne sommes jamais vraiment malades. Les autres, eux, ont de vraies difficultés. Stressés, stériles, cocus, dépressifs, agoraphobes, dépendants, obsessifs, alcooliques, suicidaires, compulsifs, psychotiques, hallucinés, endeuillés, bipolaires. Nous n'avons aucune chance à la compétition des bobos.

Quand je n'avais pas d'enfants je faisais des tartes, je cousais mes rideaux à la main, je faisais du voilier, j'allais à la pêche... Quand je n'avais pas d'enfants, j'avais du temps.

La Mère ce n'est pas *ma* mère. C'est la *nôtre*. Le lien qui nous attache. L'entité administrative. *Quel est le nom de jeune fille de votre mère?* Moi, je ne le sens pas, *ma* mère. La meilleure amie, celle à qui raconter mes secrets, celle de l'amour maternel. Non.

Ma mère à moi se cache au creux d'autres femmes; une ancienne tuberculeuse analphabète de quatre-vingts ans, une écrivaine acérée aux colliers en plastique, une ancienne professeure d'anglais obèse, une infirmière à la retraite douce et discrète. Ce sont des Marguerite; ma grand-mère, Duras. Ce sont des femmes qui fument, qui voyagent, qui jardinent, qui écrivent, qui pensent. Ce sont les mamans de l'enfance, du bouchonnage après le bain, de la culture des petits pois dans les plates-bandes d'une maison rose. Ce sont les mamans de l'esprit et du papier. Elles mangent de vrais croissants au beurre à la confiture d'abricot, elles font lire des livres obscènes, parlent de leur avortement clandestin, de leurs amours pourris. Elles sont organiques dans leur sensibilité; la terre, la bouffe, le sexe, la haine. Elles m'ont dit : *Vous n'êtes pas n'importe qui. Tu es gentille. J'ai pensé à toi. Je t'embrasse.*

Il faut s’occuper, la maison nous écrase de tout ce qu’elle contient. Je m’étais juré de ne jamais revenir y habiter et aujourd’hui je suis contrainte de le faire. À Noël l’an dernier, alors que nous tentions de rejouer l’ambiance d’avant sans en être capable — le ronronnement des condensateurs en fond sonore et nos pieds se prenant dans le tube à oxygène qui courait comme une vigne du sous-sol à la cuisine, du sous-sol au salon avec ma mère attachée au bout — nous avons discuté de cet écart qui se creuse toujours entre nos rêves et le réel. J’ai admis que le rêve de la maison de campagne avec le chien énorme et les poules qui courent dans le jardin me semblait maintenant impossible à atteindre. Plantée dans son fauteuil capitaine à l’autre bout du salon, elle rapportait mes anciens fantasmes, enterrant la lucidité de mon constat sous la foule de détails que j’avais pris le soin de partager avec elle durant mon enfance. *Tu as toujours voulu avoir une ferme, toi qui aimes tant les chevaux. J’espère que tu trouveras un homme qui te rende heureuse, ne te contente pas de quelque chose de correct.* J’avais tort de vouloir renoncer à tout ça, alors que je l’avais voulu toute ma vie, elle en était témoin. J’avais toujours voulu partir, aller m’enraciner à la terre quelque part. Sans l’admettre, c’est aussi elle-même qu’elle jugeait. Combien de fois avons-nous entendu ce récit. *Nous avons failli élever des moutons, la promesse d’achat était signée, mais la vieille a voulu mourir dans sa maison et on a déchiré les papiers pour faire plaisir au vieux. Ils étaient si gentils. On ne pouvait quand même pas les forcer alors on a acheté une autre maison.* Sans l’admettre, elle me met en garde. Les rêves qu’on abandonne se transforment en regrets, aucune excuse ne rachètera la trahison que l’on s’est imposée à vouloir être raisonnable.

Dans le sac de vêtements remis par l'hôpital se trouve la perruque. Nous ignorons ce qu'il faut en faire. Posée sur la tête de styromousse, nous tentons de la cacher au fond des garde-robes, des armoires. Nous la changeons de place. Nous l'oublions. Elle nous surprend quand nous ouvrons les portes sans y penser. Nous en rions, hystériques, obscènes. Cette chose immonde. Au détour des ombres elle surgit, la Mère, sa tête blottie entre les vêtements d'hiver, les valises, les chaussures. Nous entendons ses pas dans le corridor. Les lattes geignent timidement et nous nous retournons, prêtes à la voir apparaître. La porte de la chambre d'enfant s'ouvre toute seule, nous savons pourtant que c'est le pêne trop raide qui, mal enclenché, finit par la repousser. Nous appelons à la maison pour rejoindre l'autre, le téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, distraites. Nous atteignons parfois le répondeur. Dans la rangée des cannages à l'épicerie, je lance mon téléphone comme une grenade, le tympan lacéré par la voix qui invite à lui laisser un message. Notre tolérance s'épuise à la répétition. Vider, trier, donner.

Fébriles, nous purgeons les secrets que nous sommes seules au monde à connaître. Il fallait faire coiffer la prothèse. Ma sœur oublie qu'elle a promis de faire la commission. Elle se soûle avec des amis, se réveille le lendemain en panique avec la gueule de bois. La perruque a rendez-vous, vite, s'habiller. La Mère refuse de sortir de sa chambre sans ses cheveux, elle attendra. Ma sœur s'élance en vitesse hors de la maison, nauséuse, la tête de plastique et sa chevelure au vent, portées comme un trophée. Elle cherche le salon de coiffure dans le centre d'achat, se colle le nez aux vitrines pour le reconnaître, la tête sertie du scalp en main.

Nous rions aux larmes. Ma sœur, son mal de tête et la moumoute se font engueuler à leur retour. *Les voisins pourraient t'avoir vue!* Après avoir attendu, enfermée pendant trois heures dans sa chambre, qu'on lui ramène ses cheveux, la Mère pleure de rage, humiliée.

Nous devons tenir le coup, nous buvons. Le lieu de notre enfance, nous parlons d'y mettre le feu tous les jours, sans mélancolie. Les voisins viennent en procession offrir leurs sympathies; le regard désolé qu'ils jettent sur l'aménagement paysager qui dépérit malgré nos soins me fait douter : est-ce de la mort des fleurs dont il est question? Rongées par notre écœurement et notre lassitude, les plantes s'étiolent, les fenêtres se salissent. Le chien refuse de quitter son trou, montre les dents et grogne à notre approche. Dans nos rêves agités, le sol cède sous les fondations et nous engloutit. Les murs qui n'ont plus de raison d'être s'abattent sur nous et refusent de nous laisser partir. La morte, ce glissement de terrain qui nous entraîne par cette phrase répétée à chaque voyage en avion, à chaque trajet en voiture dans des conditions difficiles : *Au moins si on meurt, on mourra ensemble.*

J'ignore si c'est par perversité ou par sagesse que j'ai pris rendez-vous. Je connais l'envers du décor, la prise de notes, la subjectivité, la possibilité que je sois le sujet des conversations à l'heure du souper. Quand mon psy rentrera chez lui à la fin de sa journée, qu'il retrouvera sa femme aussi grande et maigre que lui, penchée sur la soupe minestrone maison qui est sa spécialité, peut-être lui dira-t-il que je me suis emportée, que je parle trop fort et qu'il craint chaque fois que le prochain client m'entende à travers la porte mal insonorisée. Il fera ce commentaire sans malice, car c'est une tangente qu'il ne connaît pas. Le soir après notre rendez-vous, dans le petit appartement cosu qu'ils habitent depuis des années, il révisera ses notes assis au boudoir. La toile que sa femme travaille avec délicatesse l'après-midi encore posée sur le chevalet — les derniers détails restent à peindre — il remarquera qu'elle a modifié la scène, fait du visage des personnages des tâches claires sans traits. Dans l'ombre de leur chambre à coucher, quand il aura terminé de lui faire l'amour, avec la tendresse et l'habileté de ceux qui ont su intégrer les principes du tantrisme que les années hippies leur ont permis de connaître, il lui confiera peut-être que ma violence le bouscule, que ma critique de son métier à travers celui de la Mère le fait réfléchir. Dans un murmure, avant de tomber de sommeil, il partagera sa résolution d'en discuter avec leur fils quand ils se retrouveront seuls.

Sa bonne volonté et son absence totale de complexité m'exaspèrent. Toutes nos discussions se soldent par le même conseil : il faut me recentrer. C'est pourtant de cela dont il s'agit, mon enfermement, mes lubies maniaques. La vis sans fin de mon centre. Je ne réponds rien à sa bonne

volonté. Je sais que nous sommes mal assortis et je n'ai pas la force de changer d'interlocuteur, de reprendre le processus du début. Je commence même à avoir de l'affection pour cet homme grêle, qui porte la tristesse de ses désillusions. Certaines que je sais reconnaître : le constat de ne pas être devenu le sauveur qu'il espérait, quand plein d'espoir il a entamé ses études en psychologie, la perte de ses cheveux qui constituaient définitivement son plus bel atout, l'abandon de ses pulsions créatrices par absence de talent, alors que sa femme elle, l'artiste-peintre, a connu un certain succès et continue de vendre, quelques fois par année, les toiles qu'elle expose dans la galerie d'un ami située sur la rue St-Jean.

Peut-être se sent-il débusqué quand je rage contre l'incapacité de la Mère à être présente mentalement. Peut-être se rappelle-t-il son inconfort à jouer avec son propre fils lorsqu'il était petit ou toutes ces fois où sa voix égale et calme a été un rempart contre la colère de l'adolescent. A-t-il sous-estimé la douleur des siens par l'inévitable et constante comparaison avec celle déversée dans son bureau? A-t-il vraiment fait une différence dans la vie de ses patients, à défaut d'en avoir fait une auprès de sa famille?

À l'inverse, il est probable que nos séances le réconfortent, qu'il y trouve une satisfaction décuplée à son retour à la maison, dans l'effluve du lapin à la bordelaise qui mijote, alors que sa femme termine le tableau. Il la prendra avec une fougue décuplée par mes lamentations d'être seule, enfouira son visage dans la chevelure frisée tissée de blanc, frappé par la violence nouvelle de ce parfum qu'il en était venu à oublier à force d'habitude. Peut-être se laisse-t-il aller à la vanité de ce qu'il a su bâtir, un couple soudé, toujours amoureux après trente-cinq ans de vie

commune, un fils intelligent, cultivé, épris de justice sociale, avec une santé de fer. Et il balayera d'une main invisible la pitié que nous lui inspirons, nous qui versons des larmes et nous mouchons dans son bureau, accablés par nos deuils et nos fractures.

Je continue à me présenter à tous mes rendez-vous. Je prépare le sujet que je veux aborder même si je sais que je déraperai et que toute la structure préexistante de mes pensées s'effondrera, se déversera pêle-mêle, dégueulis. Si je paye, c'est pour ce droit, répéter jusqu'à l'épuisement ma colère, mon besoin, qui ne se seront en rien taris quand, à la fin de la séance, il m'ouvrira la porte pour que j'aie traîné mes gales ailleurs.

La Mère fait ses études au début des années 70. Je suppose qu'elle a entendu parler de Woodstock et des hippies, probablement par la télé dans le petit salon couvert de papier peint brun et doré de ses parents. À l'université, il y a des groupes d'étudiants différents de ce qu'elle connaît : des filles aux robes faites au crochet qui ressemble à des abat-jours dégonflés, ceux qui fument des joints, sortent et boivent, ceux qui portent des jeans serrés. Le contact qu'elle a avec son temps est à la traîne, pas de 33 tours de *Pink Floyd*, aucun des *Beatles*. Elle écoute ce que son frère et ses sœurs ont laissé derrière en partant de la maison : Ferré, Gainsbourg, Françoise Hardy, Barbara. Quarante ans plus tard, elle écorchera toujours la mélodie de *Nantes*. La musique anglophone, la culture américaine sont une menace aux racines, il faut savoir parler anglais, mais éviter la contamination. Dans la famille, on est séparatistes jusqu'à la moelle, syndicalistes. Leur père a participé à la formation du syndicat de la plus importante usine de pâte et papier au monde : la Canadian International Paper.

La Mère goûte au *Peace and Love* différemment. Elle étudie la psychologie qui en est à sa quatrième vague et qui s'intéresse particulièrement aux états modifiés de conscience. Le rêve, les drogues hallucinogènes et l'hypnose sont au menu de la recherche scientifique. C'est l'époque de Castaneda et de sa petite fumée. Les drogues représentant un danger — par leur illégalité, parce qu'elle a vomi la seule fois où elle a fumé du hashish — elle s'intéresse plutôt à l'hypnose, en fait son champ d'expertise et le pilier de sa pratique professionnelle.

Enfant, je la soupçonne d'extirper les secrets de ses clients, armée de sa voix douce. Avec en tête la caricature grossière du pendule qui oscille devant les yeux, le mage égyptien des *Douze travaux* d'Astérix qui transforme les gens en oiseaux ou en sanglier, j'entretiens une méfiance profonde envers cette pratique. Je redoute qu'elle se serve de l'hypnose pour me faire avouer mes mauvais coups. Elle a beau m'assurer que personne ne parle contre son gré, qu'on ne peut pas s'en servir pour contraindre, une part de moi reste convaincue que si le besoin se fait sentir, elle se transformera en interrogateur du KGB. Vers sept ou huit ans, je me force à rester éveillée, lisant sous les couvertures, de peur qu'elle se glisse à mon chevet pour me faire subir sa magie pendant que je dors. Les mots qu'elle utilise sont baignés de mystères : désensibilisation, souvenirs refoulés, induction, lapsus, somatisation, inconscient... Chaque personne que nous connaissons a droit à son diagnostic, du complexe œdipien à la personnalité limite, j'ai peur de ce qu'elle sait et que j'ignore : dans quelle catégorie suis-je rangée?

L'année précédant mon entrée au secondaire est particulièrement difficile. Elle et mon père veulent m'envoyer dans une école privée. Je refuse. Au plus fort de mes crises de larmes, la possibilité du pensionnat est agitée comme une menace. Peut-être cela me rendrait-il plus docile d'être sous l'autorité de quelqu'un d'autre puisque ceux-ci m'ont manifestement trop gâtée, mes caprices en étant la preuve. À cette époque, je suis animée d'une curiosité morbide impossible à étancher. J'entends pensionnat et ça sonne *asile*, je sais pour l'avoir lu ou vu à la télé qu'on envoyait les filles revêches aux électrochocs pour les dompter. Ça me semble une issue crédible du conflit qui dure des mois, alors qu'ils me traînent à tous les examens d'admission de toutes les écoles secondaires dans un rayon de cinquante kilomètres de la maison. Personne ne s'opposerait à la Mère si l'idée lui venait de me faire admettre en institution, c'est elle la spécialiste après tout. J'ai l'âme romanesque et il me semble tout indiqué de devenir martyr. Je suis gavée de mes

lectures, parfois pigées dans sa bibliothèque : *Le pavillon des enfants fous*, *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué...* C'est l'époque des *Orphelins de Duplessis*, un rendez-vous télévisuel qu'elle observe religieusement. Je ne sais pas que la majorité des hôpitaux psychiatriques ont déjà fermé leurs portes. Sa science est pour moi dangereuse, menaçante, elle traumatise les gens au point où on en fait une télésérie. Prétendre savoir ce qui se passe dans la tête des autres me semble une voie qui ne peut être choisie que par les autocrates. La Mère en est, c'est évident.

De retour chez moi l'immobilité devient complète. L'exterminateur est venu il a quelques semaines et les fourmis et mulots ont disparu un à un sans que je le remarque. Je refuse les pilules pour dormir qu'on m'offre. Ativan par ci, somnifère par là, tout à coup se dévoile la pharmacie personnelle de tout le monde. Dans un tête à tête de connivence, ils font l'étalage de leur bonbons. Minuscules et blancs, ils assomment le temps d'une nuit pour vous recracher engourdi au matin. Je suis un peu froissée. Le bruit a jadis couru que j'étais une adolescente difficile qui fumait des joints et la Mère avait droit à des hochements de tête réprobateurs et compréhensifs de la part de son entourage. On me considère donc une bonne candidate pour le partage de médicaments de prescription offerts en secret. Je refuse.

Mes rêves sont une mosaïque répétitive, je suis dans un avion qui a décroché de sa course. Tout est étrangement calme. Nous plongeons vers la mer alors que tous les passagers sont endormis et je n'en ressens aucune panique. Un autre, plus récurrent encore : je suis dans ce qui me semble être un pays d'Asie, ce pourrait aussi être sur la côte ouest, dans un de ces jardins chinois ou japonais de Vancouver ou San Francisco.

J'accompagne des touristes, les trottoirs sont des plaques de bambous tissés qui flottent, ancrées par le fond. Chaque pas est périlleux, le petit radeau qui sert de sol tente de fuir par les côtés sous le poids de mes pieds. Je m'égare dans ce dédale de chemins éclairés à la lanterne. De petits bateaux rotant une fumée noire font la navette sur les eaux boueuses, entre marais et bayou. Chaque fois que j'y reviens, la tâche est différente; prendre un des petits bateaux pour me rendre à un rendez-vous, le manquer et devoir attendre au creux de la nuit qu'un autre passe, trouver le

meilleur comptoir à dumpling pour des touristes blancs et gras qui parle une langue que je baragouine à peine. Parfois, je n'ai aucune idée de ce que je fais là. J'explore, libre. Toujours par contre, cet impératif de chercher le meilleur bouiboui. Simples cabanes, je retrouve inmanquablement la même vieille femme au visage buriné et aux yeux voilés de blanc derrière le comptoir. Elle manie un wok d'où émerge de la vapeur. Des lanières de viande couverts de mouches pendent aux montants de cette petite maison, qui n'est qu'une plate-forme sur pilotis avec un toit. J'ignore ce qui distinguera la bonne cabane des autres, les femmes toutes semblables, le paysage toujours le même, eaux opaques, nénuphars et longs fanons de riz verts qui émergent de l'eau sinueuse de la jungle. Je ne reconnais rien malgré ce sentiment du familier. La flore, les odeurs me font sentir bien même si je suis perdue. Chaque fois, ce n'est pas la bonne femme. Il faut repartir, attendre encore le bateau, patiner sur les trottoirs de fortune. Dans ce rêve c'est toujours la nuit, claire au point qu'on y voit comme en plein jour malgré la brume qui court sur l'eau. Seuls les lanternes dont la flamme vacille et les contours sombres et épais des choses m'indiquent l'heure probable. J'en viens à ne plus craindre ces errances, je plante là les touristes et me guide au hasard. Au fil des nuits, je réussis à trouver le bon comptoir, tenu par un jeune homme. Il me sert un alcool de riz dans un gobelet d'aluminium que je traîne dans la poche de mon pantalon cargo. Nous discutons dans une langue que je ne comprends pas, mais que je parle avec aisance. Je sens seulement que je ne suis pas étrangère ici, je connais les noms et les familles, je n'ai plus besoin d'attendre les bateaux dont je pressens avec justesse l'arrivée. Je fume avec lui des cigarettes que je roule à la main. J'ai toujours sur moi quelques pièces avec lesquelles je règle le repas qu'il vient de me servir. Je n'ai pas à compter, le montant est toujours juste, l'accueil chaleureux et égal dans l'habitude. Je suis seule sans en souffrir, loin de chez moi, des miens, et cela m'indiffère.

Lorsque nous nous voyons, ma sœur et moi, c'est les yeux gras de larmes et leur écume séchée comme maquillage. Tout le monde a oublié, quatre mois sont passés et il est trop tard pour demander aux autres d'être là. À contretemps, par trop d'endurance, nous avons snobé l'empathie et le réconfort. Il faudrait avoir la force d'admettre que c'est maintenant que nous en avons besoin. Je ne parviens pas à demander qu'on vienne briser le vide de l'appartement. Quelque chose de simple, poser ma tête sur les cuisses de quelqu'un.

Là où je suis retournée, quelque part entre les cris et les pleurs de l'enfance, il n'y a que la Mère qui pourrait me bercer. Vindicative, j'ai le même sentiment d'injustice que j'avais enfant. Celui qui fait pousser des cris, se rouler par terre, exigeant qu'on porte attention à nous, à n'importe quel prix, même s'il faut vagir, hurler, s'humilier — *regarde-moi, regarde-moi, regarde-moi* — quelque chose qui remonte pour me préserver, la rappeler à moi. Elle reviendra. Elle m'entendra. Mais je sais bien qu'on ne revient pas d'être mort et que je ne crois pas qu'il existe un ailleurs où elle se tiendrait en attendant de ressurgir. Il n'y a plus personne dont c'est la fonction même de me porter attention, plus personne de qui la présence est assurée parce que c'est sa place attitrée. Je devrai me contenter de ceux qui le veulent bien, qui désirent le faire et il n'y a rien dont je doute autant.

Je ne suis plus surprise du lieu commun qui veut que sous la torture ce soit elle qu'appellent même les plus forts d'entre nous. Pour la première fois j'y crois, comme vu à la télé, les gueules cassées abandonnées dans les tranchées c'est son nom qu'ils gémissent, c'est d'elle qu'ils attendent un secours. Sous la douleur, c'est à elle qu'on demande pardon. Mon grand-père, à

quelques années d'atteindre le siècle d'existence, versait encore une larme quand il songeait à sa mère. Ma grand-mère, condamnant sa sensibilité. *Voyons! Ça fait trente ans qu'elle est morte!* Et après qu'elle-même est allée le rejoindre dans la tombe, la toux s'est installée dans le thorax de la mienne. Ma grand-mère partie sa fille, la Mère, se fane. Je sais que nous avons cette même impulsion, cette même demande, à regarder vers le haut de l'arbre. *Regarde-moi! Regarde-moi! Regarde-moi!* Je suppose que c'est là que se produit l'écart. La grand-mère dont le regard traverse sa fille pour se poser sur sa petite-fille. Mon arrière-grand-mère qui s'occupe de la Mère enfant, ma grand-mère qui s'occupe de moi enfant. La distance de deux générations qui permet de se rencontrer.

Enfant accidentel, dernière d'une famille de cinq, elle est le fruit de l'impératif donné par le curé à ma grand-mère qui ne voulait plus d'enfants : *faites votre devoir*. La Mère est née, bouche supplémentaire qui enlève à toutes les autres. Autant ma grand-mère a pu être maternelle et douce avec moi, autant ses enfants en parlent comme d'une femme austère, rigide, rendue aride par le stress que constituaient huit bouches à nourrir et la peur panique de la pauvreté. J'ignore s'ils ont vraiment dit à la Mère qu'elle n'était pas désirée. Je sais seulement que, comme tous les petits derniers, elle a essuyé railleries et mauvais coups de la part de ses aînés. Elle s'est voulue le souffre-douleur d'une famille sans horreur. Le père n'a jamais levé la main, jamais bu sa paie, c'était un homme décent, très doux. Ses enfants ont mangé à leur faim, n'ont pas eu froid malgré chaque sou compté. Avec une paire de souliers neufs à chaque rentrée scolaire, leurs manteaux faits à la main sur le dos, ils ont tous fait des études après la 11^e année. Ma grand-mère travaillait, savait conduire et portait des pantalons. Elle et mon grand-père ont fait de leur mieux, hébergeant mon arrière-grand-mère devenue malade, tenant le fort contre vents et marées. Pourtant, et jusqu'à la fin, la Mère a porté son sentiment d'injustice contre sa famille, contre le monde. Premier enfant à mourir, elle a eu l'ultime preuve de ce qu'elle clamait depuis toujours. Peut-être avait-elle raison.

Dans les films, les livres, on meurt à coup de grandes cérémonies larmoyantes au creux des églises. On passe chez le notaire, j'ai en tête la scène d'ouverture du testament dans les romans d'Agatha Christie. Dans un salon majestueux, orné de moulures et de draperies, on attend le scandale sur de petites chaises droites. Les femmes ayant gardé leur chapeau, elles boivent du thé dans des tasses tulipe en porcelaine. On apprendra bientôt que le fils, un raté parti aux Indes, ramasse le magot. Poirot démontrera qu'il s'agit en fait d'un imposteur. Rien à voir avec le container que je songe à faire livrer dans l'entrée de garage de la maison pour nous débarrasser des scories de vingt-cinq ans de vie quotidienne.

Nous sommes des archéologues de dépotoir, capables de déterminer les décennies dans les strates de déchets. Nous passons toutes les époques de la mode pour femmes des trente dernières années. Il n'y a presque rien d'avant les années quatre-vingt. Tout a été ruiné dans un reflux d'égouts : photos, vêtements, chaussures... Il ne subsiste que des lambeaux de ce que la Mère appelait *sa vie antérieure*. Jusqu'à la nausée, nous avons entendu le récit, la légende fondatrice : notre naissance; le Déluge. *Quand j'étais jeune, je tricotais vite et bien. La Mère supérieure ne me croyait pas, j'ai dû recommencer un chandail entier assise dans son bureau. J'ai mis le feu à la machine à coudre portable de ma sœur en faisant les rideaux du salon de notre premier appartement. Ma pâte à tarte était la meilleure. Moi et votre père on faisait du voilier, puis il y a eu cette tempête épouvantable qui nous a fait chavirer et le mât s'est cassé, on a bien pensé mourir.*

La femme antérieure a disparu avec ses atours dans la merde publique. Il y a la photo de mariage et huit ans plus tard un bébé apparaît. J'ignore qui l'a prise cette photo. Le focus est parfait, l'homme et la femme capturés à leur insu, le fond flou pour leur donner toute la place. La Mère porte cette robe de dentelle qui a hanté l'un des garde-robes de la maison longtemps. Elle a disparu quand, adolescente, j'ai voulu l'essayer. Même frêle, pesant à peine plus d'une centaine de livres, je ne peux pas plier les bras. Les boutons refusent de se rejoindre dans mon dos. Je suis pourtant plus petite, je fais à peine cinq pieds deux, elle frôle cinq pieds cinq. La robe ne peut pas avoir rétréci autant. Son secret est dévoilé. La robe disparaît peu après. Entre le moment où elle enfle cette robe et ma naissance, presque une décennie. Huit années de trou noir où se sont enfoncés les couples d'amis dont nous n'avons entendu que les noms, les loisirs auxquels nous ne connaissons rien : le voilier, le ski, l'émail sur cuivre, la couture, la pâtisserie.

Sur d'anciennes photos d'identité cachées au fond des tiroirs — passeports échus, cartes étudiantes — c'est une jeune fille brune à la dentition impeccable, une vraie chance pour l'époque. *Il y avait un garçon dans ma classe à l'université, il s'était fait arracher toutes les dents pour porter un dentier, c'était la mode. Il le sortait pendant la classe pour gratter avec son ongle la nourriture prise entre les dents.* Elle est bien habillée, souriante. Ses cheveux passent de très longs à très courts, de lisses à frisés sans que jamais sa beauté ne soit compromise. Je la retrouve blonde — comme je l'ai toujours connue — sur les clichés qui datent des années 80. Chaque tiroir contient des morceaux sans explications. Dans l'un : une carte du ciné-campus datée de 73, elle a vingt-et-un ans, un billet d'avion pour Paris qui date des années 2000, des factures. Dans un autre : une photo grand format de sa première communion, des yuans, une carte d'anniversaire lui étant adressée pour ses 50 ans. Aucune logique ne régit le rassemblement des objets. Un reçu de la pharmacie pour une bouteille de shampoing lui a semblé, à un moment,

d'une importance égale à un portrait de ses parents pendant leur voyage de noces. La femme brune m'émeut. Elle est plus jeune que moi, sa mère, ma grand-mère, va vivre encore quarante ans. Elle n'a pas encore rencontré mon père. À ce moment-là, elle est mariée avec un futur avocat qui la trompe, j'ai le jugement de leur divorce quelque part. C'est une jeune fille naïve — la Mère disait : *Maudit que j'étais niaiseuse* — qui va être dévastée par son premier vrai chagrin d'amour. Elle est une étrangère pour moi. Bien sûr, elle nous a dit en secret les scandales et les frictions des autres, mais personne ne nous a parlé d'elle. Je ne sais pas la vie qu'elle menait, ce qu'elle pensait, ni la place qu'elle pouvait tenir. Je sais qu'elle s'occupe de sa grand-mère presque sénile le samedi. Ses parents en profitent pour aller danser. Elle trouve injuste que cette tâche lui revienne. Ses sœurs et son frère sont partis de la maison depuis longtemps, ils ont deux ou trois enfants chacun. Elle en parlera comme d'un sacrifice épouvantable, la perte de sa jeunesse.

Plutôt que de me rapprocher d'elle, les artefacts s'érigent en tranchées entre ce que je sais qu'elle a été et ce que j'ignore. Le barrage d'anecdotes avec lequel elle nous a assommées pendant toutes ces années a bien servi à quelque chose : nous n'avons posé que très peu de questions sur le temps d'avant. Maintenant il est trop tard, je ne sais pas déchiffrer les fragments sans réponses qu'elle a laissés. L'avoir côtoyée à cette époque, je soupçonne que nous ne nous serions pas entendues. Je n'arrive pas à comprendre le secret autour de ces photos. Tout ce qui provient d'avant notre naissance a été caché, détruit, passé sous silence.

La mort la rend intemporelle, cette jeune fille de vingt-et-un ans dans un col roulé de mohair crème est aussi réelle que la femme mourante à qui j'ai tenu la main il y a quelques mois. Elle a tous les âges à la fois, toutes les coupes de cheveux, elle est dans un avion pour Paris, Porto, Cancún tout à la fois. Elle n'est plus que ça, une accumulation d'archives, réduite aux deux

dimensions du papier photo, de son écriture — la même graphie à 20 ans qu'à 60 — comme les ribambelles de papier qu'on secoue et qui prennent du volume et du relief, mais qui repliées tiennent à plat dans la paume d'une main.

Quand notre irritation grandit dans une pièce, car il y a une limite à tout, nous changeons de tâche ou nous remettons simplement au lendemain ce que nous avons entamé. J'arrive aisément à trier les archives administratives pendant trois ou quatre heures sans interruption, assise devant la télé. J'abdique quand la peau de mes doigts coupée par le papier, fendue par la poussière, se met à saigner. Mais j'ai du mal à consacrer plus de trente minutes à un tiroir plein d'effets personnels. Tout est une raison suffisante pour abandonner cette tâche qui nous dégoûte, nous effraie, et dont nous mettons tour à tour l'autre en charge par défaut. Il nous semble qu'au creux du fouillis rôdent les secrets, que nous pourrions sans prévenir mettre au jour une information scandaleuse, brutale qui nous éclaterait au visage. Pire encore est le constat auquel nous arrivons : il n'y a aucune réponse cachée, rien de plus pour nous éclairer.

Quand je n'en peux plus de voir le beau temps dehors alors que je suis confinée à l'intérieur, je descends au sous-sol. Il y fait frais et j'arrive à oublier ce que je manque dans les pièces sans fenêtres. J'attends que la nostalgie me frappe. Je suis prête et méfiante, à l'affût. Le sous-sol a toujours été le quartier des enfants, que vais-je donc trouver qui me ramènera d'un coup en arrière. Mais il n'y a rien. Oui, quelques jouets, ce petit cheval jaune sur roues dont j'ai découvert, en voyant le même chez une amie — puis des dizaines dans les ventes-débarras — que c'était un jouet McDonald. Mon souvenir est donc générique, identique à celui de milliers d'autres enfants de mon âge.

La salle de bain principale renferme un impressionnant inventaire de petits pots, de tubes, de bouteilles qui promettent de tenir les ravages du temps à distance. Au fond des tiroirs se trouvent encore nos barrettes de petites filles, alors qu'elles ne servent plus depuis des lustres, toutes les sortes de peignes, même si elle n'a toujours utilisé que le bleu aux longues dents dont le plastique fatigué a blanchi par endroits. Un sac oublié dans l'armoire sous l'évier attire mon attention. Quand je l'ouvre, de délicates mèches blondes retenues par un élastique en tombent. Ce sont toutes les couettes tranchées de nos cheveux d'enfants. La Mère entretenait une adoration pour nos volumineuses chevelures, qu'elle nous forçait à garder longues. Les rares visites chez le coiffeur étaient un événement, nous demandions des coupes carrées très courtes, nos rébellions tenant à peu de choses. Le coiffeur attendais la permission de la Mère qui acquiesçait à contrecœur. Il attachait nos longs cheveux, coupait la couette et la lui tendait. Avec délicatesse elle l'enveloppait et l'enfouissait dans son sac à main. J'en trouve une demi-douzaine.

Nous nous moquions, sachant qu'elle enrageait de son cuir chevelu clairsemé. Nous l'accusions de récolter nos cheveux pour se faire confectionner une perruque en secret. Elle était sincèrement envieuse que la génétique nous ait donné les atouts capillaires de notre père. Des années plus tard, quand la chimio commence à lui faire perdre le peu qu'elle a sur la tête, je lui offre de me faire raser le crâne pour qu'elle ait enfin la matière suffisante à la confection de la mythique prothèse. Elle refuse. Les semaines passent et, quand nous nous revoyons, elle est parée d'une horreur synthétique qui doit valoir une fortune. Elle ne m'a rien dit, aucun avertissement. Elle

n'a pas jugé nécessaire de me prévenir, considérant sa pudeur au-delà de toute délicatesse. Je suis sous le choc, tout ce que je parviens à dire :

Tu t'es fait pousser les cheveux?

La Mère collectionne les petites boîtes. Ses amies qui voyagent plus qu'elle lui en ramènent chaque fois. Comme ces petits compartiments ornés qu'elle accumule, elle a en réserve une longue série d'anecdotes qu'elle répète à intervalles réguliers. Si elle voyage elle aussi, nous en avons pour des semaines à l'entendre disloquer, réarranger et poncer sa narration. Dès son retour, ça commence : pêle-mêle, le même enthousiasme pour un musée, pour l'architecture, pour un plat apprécié ou détesté. Si par malheur elle nous fait part de quelque chose que nous connaissons déjà — nous avons été gavées de culture —, elle a cette déception coléreuse. Elle marque une pause, nous ignore ouvertement, et poursuit. La même surprise est reconduite à chaque occasion de raconter. Elle invitera ses sœurs, ses amis, n'importe quel public potentiel pour jouer et rejouer, qu'enfin le récit soit au point. Elle accablera de la même façon chaque visiteur jusqu'à produire cette bille sans aspérité que sera son histoire. La multitude d'extraits qu'elle a en banque leurre peut-être les autres, mais pas nous. À force, nous en avons ingéré intégralement des pans entiers — silences, intonations, pauses. Nous nous amusons à la devancer, l'imitons à la perfection. En vieillissant, nous la pressentons avec une précision millimétrique, dévoilons la chute avant le début. Dans la vie de tous les jours, nous procédons aux tâches avant que les ordres ne soient donnés. Ils arrivent, asynchrones, alors que le mouvement s'exécute déjà. Nous nous moquons, répondons avec la voix proche du cri et le ton de ceux qui s'adressent aux vieillards durs d'oreille. Nous ratons délibérément des tâches simples, emballer un fromage, remplir un verre d'eau, tordons nos visages la langue pendante, nous donnant des airs d'attardés. Nous espérons peut-être la réduire au silence, la guérir du psittacisme de ses souvenirs, de son besoin de tout contrôler. Mais rien n'y fait. Le monologue

reprend. Le début de l'âge adulte nous sépare, nous voulons sortir de l'accablement débile de cette maison. La scénarisation des gestes stérilise tout, soumet le temps qui passe au même phrasé entêtant. Nous partons.

Je quitte la maison sept jours avant mes dix-huit ans. J'attends ce moment depuis des années. Ma crise d'adolescence combinée à la ménopause de la Mère a rendu l'air de la maison irrespirable. Elle ne me pardonnera pas. En douze ans, elle ne m'a visité que trois fois alors que moi-même j'arrive mal à tenir le compte des appartements habités. Elle l'admet à demi-mot : en partant, je l'ai abandonnée. Au fil des ans, l'exceptionnelle bouteille de vin du dimanche soir s'est vue dotée de jumelles de moindre qualité durant la semaine. L'apéro commence désormais vers quatre heures alors que le déjeuner est oublié et le souper encore loin. Parties vivre dans d'autres villes, assez loin pour nous sauver de l'immanquable souper dominical, la Mère nous rattrape au téléphone, la voix pâteuse.

Nous répétons nous aussi, contaminées. Classées par période, ses visions nous habitent. Au centre d'achat, un enfant attardé est bousculé par un plus grand et échappe son cornet de crème glacée neuf dans la gadoue de novembre. La Mère assiste à la mésaventure assise dans l'auto et se met à pleurer. Elle pleure et pleure, ne peut plus s'arrêter devant la cruauté de la scène. Notre père sort sans rien dire, va acheter un autre cornet qu'il met dans les mains de l'enfant. Celui-ci lève ses yeux humides, la bouche déjà beurrée de chocolat qui sèche et de morve. Le sourire de l'enfant à qui il manque une palette. Chaque fois, elle raconte dans un chaos de larmes et de rire, secouée par le hoquet. Bouleversée encore vingt ans après.

Nous préférons les histoires qui datent des libérations conditionnelles. C'est une époque mystérieuse et glauque où la Mère fait des évaluations de milieu comme agent de libération.

Dans sa petite auto, elle sillonne la Mauricie et le Centre-du-Québec, va chez tout ce qui se fait de hobos, magwas, redneck, chaouins, motards dans un rayon de cent kilomètres. Elle y voit un bébé couvert de mouches couché dans un trou aménagé dans le mur, des enfants malingres aux commissures croûtées qui mangent des sandwiches au gras de bacon à la fin du mois. Il y a de la pauvreté toujours, matérielle, intellectuelle surtout, petites frappes de père en fils, imbéciles au mauvais endroit au mauvais moment. Généralement des gens trop simples qui ne voyait pas comment faire autrement, voler, battre, tuer, pour se sortir de leur merde. Elle s'assoit, sagement enveloppée dans son tailleur, sur les chaises branlantes, les caisses de bières qu'on lui offre comme siège. Elle écoute les histoires de misères, doit déterminer si on peut renvoyer le prisonnier chez lui. La mère d'un d'entre eux lui parle pendant des heures de son autre fils, sa fierté, qui roulait sa bosse aux quatre coins de la province pour présenter le spectacle qu'il avait mis au point avec son boa. Gentille bête. Personne ne sait pourquoi il s'est retourné contre son maître qu'il a étouffé en pleine représentation. L'homme meurt devant public, enserré par les anneaux du serpent qui faisait presque vingt mètres. D'ailleurs, regardez, je l'ai fait empailler. La Mère lève les yeux jusqu'au plafond et voit la bête qui s'étend, accrochée, sur trois murs du salon. Le cercueil, accessoire de spectacle du fils, trône comme table basse devant le canapé. Le plus souvent étranges, ces rencontres sont rarement dangereuses. Il y a bien eu cette fois, ce délinquant sexuel glissé entre les mailles du filet, le genre de gars qui n'aurait jamais dû sortir. Il feuillette sa Bible par galette, les passages sur les femmes impures soulignés tellement fort que le crayon a percé le papier, embossé les pages ensemble. Il ne veut plus la laisser partir. Au bout d'une heure, elle parvient à le convaincre. *Tu es un gars intelligent, pourquoi ferais-tu ça? T'as pas besoin de forcer personne, tu dois plaire à plein de femmes.* Sortie, elle embarque dans son

auto, conduit dix minutes avant de s'arrêter sur l'accotement, le pied qui tremble trop pour appuyer sur l'accélérateur.

Parfois aussi, il y a un peu d'espoir. Un gars prêt à changer de vie, à sortir des Hell's ou des Rock Machine, comme celui en probation qu'elle aime bien. Il a un énorme pit-bull orange et blanc. Dès que l'ordre est donné, le chien mord une des pattes de la chaise sur laquelle son maître est assis et le traîne à travers toute la cuisine. Le gars est sympathique malgré sa feuille de route et les meurtres à gage dont on n'a jamais pu l'accuser. Elle arrive à leur rendez-vous hebdomadaire à l'heure, la police est déjà là. Le maître et le chien avec chacun une balle entre les deux yeux.

Quelque part au fil des histoires j'apparais. Son ventre gonfle et traverser les longs corridors des prisons devient de plus en plus difficile. L'ambiance lui semble malsaine pour son bébé. Elle laisse les libérations conditionnelles et prend un contrat de recrutement pour une usine.

Je ne sais pas si elle a été heureuse. Les souvenirs enfouis partout comme des hontes font croire que non. La vie lui paraissait, il me semble, insuffisante. *Vous avez été des enfants désirés.* Comme si cela suffisait. Les enfants surprises, les enfants cheveux-sur-la-soupe de moindre valeur.

Mon bébé dans les bras, je vais chez elle. J'attends qu'il se déploie en elle quelque chose pour mon enfant; la grand-mère gâteau, la grand-mère bonbon, qui donne le bain en chantant, qui raconte des histoires. Mais elle reste assise dans *sa chaise*, à *sa place*, préside à la table de la cuisine alors que sa petite-fille se traîne sur le plancher, un cube en plastique plein de bave entre les doigts. *Je suis trop jeune pour être grand-mère. Attendez que j'aie les cheveux blancs.* Trop jeune d'abord, trop malade ensuite. Toutes les raisons sont bonnes pour ne pas être seule avec l'enfant, elle a d'autres choses à faire, une vie à vivre. Puis vient le temps où c'est trop risqué : *Si elle part en courant, je ne pourrai pas la rattraper, si elle tombe je ne pourrai pas la soulever.* Mon enfant devient une menace pour sa santé. Le système immunitaire décimé par la chimio transforme mon bambin en arme bactériologique. *Si la petite est malade, c'est mieux que vous ne veniez pas.* Sur son lit de mort, je lui offre de faire amener l'enfant, pour qu'elle puisse lui dire adieu. *Non, je ne veux pas qu'elle me voie comme ça.*

Nous avons été perpétuellement à contretemps. Je n'ai pas attendu qu'elle soit prête pour mettre au monde ma progéniture. Elle promet pendant des mois le ménage d'une armoire pour ranger les jouets de la petite, d'une fois à l'autre il n'y a pas assez de temps. Le ménage jamais fait. Au retour du salon funéraire, c'est la première chose que j'entame, cette armoire. Tout au fond, je

retrouve un formulaire médical envoyé par notre ancienne école primaire qui exige une EpiPen pour ma sœur. La feuille est vierge.

Nous parlons souvent de l'époque où le plafond du sous-sol était ouvert, les fils et les tuyaux à la vue. Nous avons toutes les deux un vif souvenir du tapis tartan, rouge et noir. Mon père soude les tuyaux de cuivre, installe des ampoules qui pendent ensuite à la jonction des solives. Plus de traces de ma sœur, la petite fille qui mangeait des popsicles en cachette le matin devant ses dessins animés, qui semait les bâtons de bois et les emballages collants partout. Aucun vestige de moi non plus, qui retrouve mes jouets disséminés dans tous les magasins de seconde main de Montréal, le camper de Barbie, les figurines de Fraisinette, les jouets appartenant à d'autres qui m'appellent d'un autre temps, prêt à reprendre du service avec de nouveaux enfants. Tout ce qui a fait le décor de notre enfance a disparu, remplacé par du propre, du neuf. Quand on me dit : la maison de ton enfance, il y a ce moment où je ne vois rien. Elle ne porte rien de moi, moi rien d'elle. Notre passage n'a laissé que des cicatrices superficielles qu'on a repeintes pour les faire disparaître. Pas de toise cachée dans un cadre de porte, aucune marque de crayon de notre croissance. Tout a été fait dans l'attente de nous voir grandir, de nous voir nous débarrasser du statut honteux d'enfant. Cette maison est notre mue sans souvenirs, une coquille rendue impraticable dont nous voulons nous débarrasser. Je devrais y tenir, on me dit que ce devrait être naturel, cet attachement que je ne ressens pas.

La maison de mon enfance est une vieille femme que je vois trop peu, oubliée derrière la mort de celle qui m'a porté.e La maison de mon enfance est antérieure à cette vie-là. Dans la ville voisine, j'ai trois ans et j'attends assise sur les marches du perron que mon père revienne de travailler. Ce n'est pas le bungalow de pierre grise, mais la maison à étages en crépi blanc et aux

volets bleus. C'est l'été. Notre voisine me garde les jours de semaine, elle m'amène partout avec elle, à la quincaillerie, payer sa dîme à la Basilique, voir son amie qui tient un kiosque au marché aux puces. Ces choses existent. La vieille possède encore le Ford Bronco 1988 avec l'intérieur en velours rouge. Le camion a la même odeur, celle du quotidien d'une petite fille et d'une veuve qui vont aux fraises ou qui attendent impatiemment que les petits pois surgissent des plates-bandes où elles les ont plantées. Cette femme et sa petite maison qui refusent de mourir, qui sont éternelles. Toujours vieilles. C'est à elle que je rêve quand, au milieu de la nuit, étranglée, je me réveille coupable et rongée par la culpabilité qu'elle meure seule sans personne à ses côtés.

Depuis toutes petites on nous apprend la honte de notre crasse. Héritage des deux familles où les pères ont gagné leur vie comme manœuvres professionnels. Électricien d'un côté, plombier de l'autre, nous avons l'orgueil de leur profession et tout un bagage de connaissances qui nous est transmis avec fierté. Si mes grands-pères ont gagné honnêtement leur vie, sans honte, ils brossent tous deux leurs ongles noirs de graisse au retour du chantier et de l'usine. Gagner son pain n'est pas une excuse pour être malpropre. Leurs enfants n'ont pas de poux, ils ont les cheveux courts, les oreilles propres, la mère de mon père fait Alma-Chicoutimi aux deux semaines pour l'amener chez l'orthodontiste. Dans ces familles catholiques, les crasseux sont automatiquement perçus comme malins, crapuleux, pauvres intellectuellement. Quand nous jouons dehors l'été, la moitié des interventions de mes parents à notre endroit consiste à nous ordonner de ne pas nous salir. Dans la cour de ce bungalow, tout ce qu'il y a de plus sécuritaire, les consignes peuvent faire croire que nous vivons dans une décharge où le verre pilé, les clous rouillés et les débris tranchants jonchent le sol. Tout est pourtant impeccable et pas un objet ne se cache entre les brins d'herbe de cette pelouse soigneusement entretenue. Les histoires de peurs qu'on leur racontait enfants, à l'époque où tout le monde a un petit frère passé sous les roues d'un tracteur, sont restées gravées en eux.

L'été, la Mère frotte nos petits pieds noircis dans l'évier de la cuisine avant que nous allions nous coucher. Il est hors de question que nous tachions nos draps. Se coucher sale relève de la perversité. Un soir, je sors du bain et elle s'exclame — scandale! — à la vue d'une tache sombre dans mon dos. *TU FAIS DU FARCIN!* L'expression trahit son origine, une infection de la peau

chez la vache et le cheval. Elle l'a sûrement prise des vieux de sa famille, de son oncle agriculteur à Mont-Carmel, pour désigner l'accumulation de peau morte, grise, chez quelqu'un qui se lave mal ou pas du tout. Elle me frotte vivement le dos à la débarbouillette, ne parvient pas à faire partir la tache, qui est de naissance. Elle devrait le savoir. Elle frotte jusqu'à ce que la peau rougisse et enfle sans que les pigments ne disparaissent.

Assises dans le walk-in à vider ses sacoches et à trier ses vêtements, nous prenons la mesure des dégâts que provoquaient chez elle les traitements. Tout est recouvert d'une infime poussière blanche. Je demande ce dont il peut s'agir. Ma sœur répond que c'est de la peau morte. La Mère devait être crémée des pieds à la tête matin et soir pour ne pas fendre. La chimio la transformant peu à peu en momie. Elle n'a jamais osé dire à son amie qu'elle ne supportait plus les crevettes, celle-ci a continué de lui en servir pendant des mois, jusqu'à ce que la Mère se mette à refuser ses invitations à souper, incapable d'avouer que son mets préféré lui était devenu insupportable.

Je vide le congélateur, trouve une dizaine de plats de soupe aux champignons que j'ai moi-même préparés l'année précédente. Au premier traitement, elle prend en horreur les dits champignons, ne peut pas les voir en peinture, prétend qu'elle a l'impression qu'on la force à manger de la moisissure. J'en jette des litres.

Que comptes-tu faire? Tu devrais t'acheter quelque chose, une maison, tu pourras payer les études de la petite aussi. Sept jours avant de mourir elle me demande ce que je vais faire de son argent. Assises sur la terrasse nous rédigeons sa notice nécrologique. Je dois omettre le nom de ma tante avec qui elle est en chicane. Ma sœur a pour tâche de filtrer les appels, refuser les visites. Les uns et les autres veulent venir dire adieu, faire amende honorable, laver leur linge sale pour avoir l'esprit tranquille. La Mère refuse. Elle refuse son pardon, refuse les excuses. Ce pourrait être par indifférence, mais non. Que les jours soient comptés lui donne une force nouvelle, vengeresse. Bientôt tout cela n'aura plus d'importance, les conflits et les désaccords seront désormais à la charge exclusive de l'autre. Elle compte bien en profiter, laisser ceux qui l'ont blessée se ronger seuls. Peut-être sait-elle pour l'avoir vécu qu'il n'y a pas pire punition.

Qu'allez-vous faire? Tout le monde nous pose cette question. Nous n'avons pas de profession, mon statut d'étudiante suffit tout juste à satisfaire les curiosités. *Qu'allez-vous faire?* Je ne sais pas. Si j'avais su j'aurais pu dire : me perdre à répétition dans les systèmes téléphoniques kafkaïens de l'administration, écrire des lettres de menaces aux banques qui traînent de la patte à régler nos comptes, faire cent milles photocopies des mêmes documents, attendre dans autant de salles d'attente impersonnelles, recevoir des condoléances pour la forme de gens que je ne connais pas. C'est ça que je ferai, errer dans un système où mourir est un inconvénient. Marcher à tâtons dans les formulaires à remplir et me buter, chaque fois, à l'abîme.

Les pièces d'identité que vous avez fournies sont expirées.

Nous avons besoin des originaux de tous les documents.

Avez-vous une preuve que vous êtes bien la liquidatrice?

Date de décès

Date de naissance

Numéro d'assurance sociale

Ligne 199 du dernier rapport d'impôts du défunt

Je vais vous transférer à la fermeture des comptes.

Non, malheureusement les comptes de carte de crédit ne sont pas liés aux comptes bancaires, vous devrez vous adresser à directement à votre institution financière.

Si vous n'avez pas ces informations en main, il est possible que nous ne puissions pas vous aider.

Votre appel est important pour nous.

Vous devrez remplir le formulaire TX19.

Pour conserver votre priorité d'appel, veuillez rester en ligne.

Veuillez nous faire parvenir une copie des documents suivants :

certificat de décès

recherche testamentaire

recherche du Barreau

copie du Testament

Je ne comprends pas, mon superviseur m'assure pourtant que votre demande aurait déjà dû être traitée, pouvez-vous refaire une demande?

Si vous agissez au nom d'une succession ou d'une fiducie, appuyez sur le 2.

Toutes nos lignes sont présentement occupées, veuillez rappeler plus tard.

Je vais connaître la musique de toutes les lignes téléphoniques en attente au Québec, je pourrai faire un palmarès allant de médiocre à insupportable. Je vais chercher, jusqu'à tard dans la nuit, l'original du certificat de décès que j'ai si bien rangé — terrorisée à l'idée de le perdre — que je

ne le retrouverai jamais. Je vais arrêter de répondre au téléphone parce que l'employée responsable de la majorité des placements me terrorise par son agressivité. Je vais faire des piles de lettres à son nom que je n'ouvrirai plus parce que j'ai peur. J'ai peur qu'il faille encore tout recommencer depuis le début. Je vais traîner deux caisses pleines de documents comme si ma vie en dépendait sans pourtant y trouver ce dont j'ai besoin la moitié du temps. Je vais payer des centaines de dollars en frais de stationnement, prendre des dizaines de rendez-vous, signer des milliers de fois à côté du X. Je vais emprunter de l'argent pour payer le notaire. Je vais dîner au restaurant avec ma sœur beaucoup trop souvent et laisser pourrir la nourriture dans mon frigo parce que je ne parviendrai plus à me souvenir comment faire à manger. Je vais me lever tous les matins, zombie, faire le lunch de la petite et la mener, main dans la main, à l'école pour sa journée. Je vais me recoucher au retour dans l'illusion qu'un jour enfin je me réveillerai et tout sera vraiment fini. Je vais commencer à avoir peur de mourir parce qu'il y a une infime chance que je la retrouve l'autre côté. C'est ça que je vais faire.

Je reviens à Montréal par intervalles irréguliers. Alors que je tombe dans un sommeil stérile dans la maison, mon appartement, lui, abrite des nuits tourmenteuses. Même après avoir dormi pendant dix heures d'affilée je reste épuisée, passant le plus clair des journées à fixer les murs en fumant. Elle n'est plus ce cadavre gris-vert aux lèvres boursouflées d'animal que l'épuisement a vaincu. Il ne reste rien que son cocon de contrats et d'obligations, sa signature spectrale tatouée partout. Être mort n'est pas suffisant, encore faut-il nourrir la bête à paperasse jusqu'à ce qu'elle cesse de vous pourchasser jusque dans vos rêves. Le doute qu'il faut dissiper sur sa mort me rend malade. J'aurais mieux fait de conserver son crâne blanchi pour le poser sur le bureau des administrateurs sceptiques, la voilà votre preuve, c'est l'original, je vous assure qu'il ne s'agit pas d'une copie.

Je dis toujours : la Mère est *morte*. Pas « décédée ». Pas « trépassée ». Je dis : *la Mère est morte* comme je l'ai répété – la mère est morte, la mère est morte, la mère est morte – cent fois, mille fois le jour d'après. Avant je disais : *la Mère va mourir*. Puis je l'ai dit au-dedans de moi comme un mantra. Sa main bleu mauve dans la mienne. Ses ongles naturels qui viraient mats de la cyanose. Le bleu grimpait les phalanges, livides, et se hissait jusqu'au poignet. Elle ne serrait pas ma main, mais je serrais la sienne. Ma sœur en fœtus à ses pieds, recroquevillée sur une douleur qui ne lui appartenait pas. Nos yeux fermés sans dormir au rythme des crépitements de la noyade annoncée.

Encore je serre sa main sans qu'elle ne serre la mienne. Elle n'est pas « partie ». Volatilisée peut-être, empoussiérée assurément, mais elle est là, encore la même, toujours la même, sans

possibilité de s'amender de tout ce trouble qu'elle nous cause et si seulement c'était vrai – partie – nous n'en serions pas à prouver son inexistence. Nous pourrions aller la chercher par le chignon du cou – méchante tu n'as pas fini ta job –, mais non, elle a changé de couleur et de matière et puis c'est tout.

Avec le temps son absence enfle, nous encombre jusque dans les gestes quotidiens par des apparitions sournoises. Le savoir disparu avec elle forme des trous imprévisibles dans nos têtes. Est-ce de la marjolaine ou du basilic qui assaisonnent les tortellinis à la crème? Quel cadeau ferait plaisir à sa meilleure amie? Comment réussir le riz espagnol? Quelle est la date d'anniversaire de l'oncle? Nos esprits persistent à tenir compte de ce qu'elle savait, de ce qu'elle était et nous mène sans prévenir à elle. *Je vais demander à la Mère. Ça, la Mère aimerait ça.* Le présent se glisse quand nous parlons d'elle : *la Mère déteste ces choses, la Mère n'est pas patiente, la Mère répète. Il faudrait aller voir la Mère.* Nous sommes tourmentées par le vide, prises de vertige chaque fois que l'habitude nous lance vers elle. Il faut répéter. *Elle est morte. Elle est morte. Elle est morte.* Réécrire au passé une vie entière de présence, de dépendance.

J'ai refermé la porte sans savoir que ce serait la dernière fois. Dans ma vision toute poétique, je faisais un dernier tour des pièces, j'allais lire les poèmes miteux écrits au sharpie sur les murs de ma chambre d'adolescente. Je voulais encore croire aux adieux. J'aurais pourtant dû savoir que ceux-ci n'existent que dans la fiction. Les quais de gare, les lettres de ruptures, les séparations sous la pluie, le dernier souffle ne sont que des images construites. Impossible de savoir quand il s'agit de la dernière fois. Il n'y a pas de coupure nette dans le fil du temps, les événements s'y tamponnent, carambolage d'où nous réchappons, perpétuellement poussés vers l'avant, hantés.

Les négociations avec les acheteurs se sont étendues sur des mois, ping-pong légal qui semblait ne jamais vouloir finir. Et puis un matin gris, pressé, ma sœur et moi arrivons en retard dans le bureau de la notaire. Les entités indistinctes avec qui nous parlementons par documents interposés s'incarnent là. Un jeune couple, mon âge peut-être, incertain et fébrile. Nous ne disons rien, devant le rêve qu'ils traînent, faire de notre maison leur nid familial. Il y a une bonne garderie tout près avec un menu végétarien un jour sur deux, une école primaire, c'est un quartier tranquille. Leurs enfants se baigneront dans notre piscine, découvriront qu'après la pluie poussent des champignons énormes sur le côté est du terrain. À notre image, leur petite fille sortira sa serviette de plage et son maillot en plein hiver, l'étendra sur le prélat de la cuisine devant la porte patio où le soleil plombe peu importe la saison. Nous taisons ce que nous savons, l'avenir de leurs enfants des premiers pas à l'adolescence, l'inévitable. Ce rêve pour lequel ils croient faire une bonne affaire ne sera en rien ce qu'ils entrevoient. Ils ignorent le chapelet de nuits blanches qui les attend. Ils arpenteront le corridor, des premières dents à la puberté qui

passé la nuit dehors. La maison restera indifférente. Rien dans son confort, rien dans son luxe ne les prémunira contre le cours des choses.

Nous signons. Quelques minutes plus tard, dans l'auto, nous attendons encore la détonation de la liberté.

Je n'aurais pas su que c'était lui. C'est ma tante qui a dit : l'as-tu vu ? Je ne l'ai pas reconnu tellement il a changé. J'ai cherché sa tête pleine de cheveux, ses joues pleines. Dans mon souvenir, il bedonnait la dernière fois qu'une fête de famille nous a placée au même endroit.

Sa mère vient de mourir, elle était ma marraine. Nous sommes réunis dans le même salon funéraire, un an et vingt jours se sont écoulés depuis la dernière fois. J'ignore si on peut dire que c'est de la chance, mais je ne risque plus de croiser le visage de la Mère sur le mur de l'entrée. La photo de tous les morts de l'année précédente y est affichées. J'y vois une dernière délicatesse à mon égard, ma marraine étirant ses souffrances pour m'épargner, dépassant de quelques jours seulement la date à laquelle la Mère est morte. On a déjà retiré sa photo. Il n'y a presque personne, la cérémonie a été gardée secrète jusqu'au dernier moment. La défunte voulait quelque chose de discret et c'est avec soulagement que nous respectons sa demande. Dans le regard de mes tantes et de mon oncle, je remarque une oscillation de panique. Ils atteignent l'âge où, les uns après les autres, ils s'inclineront, dominos entraînés par la perte de leurs semblables. Chacun oppressé par sa propre respiration. La probabilité d'être le prochain enfle, monstre. Ils peuvent sentir le souffle sur leur nuque se faire plus insistant. Je les vois vieillir, depuis cinq ans nous avons enterrée ma grand-mère, la Mère et aujourd'hui ma marraine. Celles qui, à leur façon, nous tenaient ensemble.

Je lève les yeux. Il n'y a qu'un homme maigre, le crâne rasé, l'ombre des cheveux trouée par endroit de plaques chauves. Il porte des vêtements trois tailles au-dessus, flotte dans un informe pantalon d'habit qui semble avoir appartenu à un autre, obèse. Mauvais choix de chemise. Le

carreauté bleu pâle jure avec la ligne du pantalon, les pans de tissus superflus bourrés sous la veste en chenille brune, détestable. Les yeux creux dans le crâne, aucune trace des fossettes ni des pommettes rieuses de mes souvenirs. Il me dit : Je ne t'ai pas reconnu. Je lui réponds : Moi non plus, on est deux, c'est sans offense. Il rit.

Il est un fantôme revenu du goulag. On me dirait : il a le cancer, il a le sida, j'y croirais sans hésitation. Le lien étrange qui nous unit; faux-cousins. Il est le fils unique de l'union précédente. Sa mère est la deuxième femme de mon oncle. Tout est une question de convention: il n'y a eu ni mariage ni enfant fait ensemble, mais quarante ans de vie commune. Ils s'aimaient déjà depuis dix ans quand je suis née. Le faux-cousin vient m'offrir une peluche, il a dix-huit ans et part pour le Brésil le lendemain. Hortense, l'ourse brune aujourd'hui couettée, je n'ai jamais su m'en départir.

Nos regards se croisent. Je suis fascinée par sa métamorphose physique. Pas surprise, non. Hier, il me semble, c'est moi qui me tenais là. C'était moi, dans le même lieu, la même odeur, la même sueur gluante alimentée par la caféine. C'était la Mère réduite en cendre qui trônait dans la pièce. J'étais maigre et submergée aussi, en suspend à côté de moi-même. J'ignore ce que les autres en ont pensé, si j'avais l'air aussi épuisée, malade. Son père n'est pas là. Je ne l'ai jamais rencontré. Une part de moi est blessée pour lui. Je ne m'imagine pas absente si le père de mon enfant venait à mourir. Je n'arrive pas à admettre l'idée de laisser mon enfant enterrer son autre parent sans moi. Les anciennes histoires me reviennent: le faux-cousin attend son père sur les marches du perron le vendredi soir, le père qui ne vient pas, l'enfant inconsolable. Mes parents l'amenaient au chalet de ma grand-mère paternelle, tentaient de lui faire oublier la part de sang lâche qui courrait en lui, de lui faire détourner les yeux de l'allée vide où aurait dû s'engager l'auto. Je ne crois pas qu'ils aient eu du succès.

Quand j'étais enfant, lui était déjà adulte, timide, posé. Il a l'allure de sa mère, une discrétion qui laisse planer le silence assez longtemps pour que le malaise s'installe. À l'inverse, tout ce qui grouille et porte le même sang que moi s'exclame, parle sans cesse, de tout, trop fort, rit. Avant, il venait au dîner de la fête de Mère, à Noël aussi. Il y était encore, il y a dix ans, avec une femme plus âgée que lui, trop maquillée. Elle sentait le parfum vraiment fort. Je ne comprenais pas. Pourquoi un homme si beau avec une madame. Elle est partie quelques années plus tard, ou est-ce lui? Les rumeurs sont trop vagues pour s'y fier.

Les années qui nous séparent semblent avoir changé de nature. De moi bébé naissant et lui jeune homme, nous sommes devenus deux orphelins adultes. Selon la formule, j'ai maintenant le droit de sortir avec des hommes qui ont son âge. Je crois que ça nous traverse l'esprit -cette façon qu'ont les années de s'amenuiser en s'accumulant- quand, pour la énième fois, nous nous entendons d'un coup d'œil complice. Il existe un désir obscur qui naît du deuil, une faim aveugle qui palpite et voudrait vous allonger avec n'importe qui. En autant qu'on se vautre dans la peau et qu'on s'épuise, vivants. Pour que cette plaie qu'est la perte serve à autre chose, que la sensibilité hypertrophiée s'utilise à la jouissance brute plutôt qu'au désespoir. Peut-être est-ce moi qui l'invente, mais je sens ses yeux sur moi. Le malaise résolu à répétition par le sourire que nous nous renvoyons. Il est halluciné, alors que sorti pour fumer une cigarette, je le rejoins. Il prétend que sa mère est venue le visiter. *Il y a quelque chose après la mort.* Moi, je n'y crois pas. Pas plus depuis que la Mère est morte. C'est notre hantise, elle n'est pas sortie d'un ailleurs, d'un après, d'un lieu autre qui couvrirait nos morts. Non. C'est nous qui les portons, nos petites dépouilles qui jouent à nous rendre fous. Je voudrais pouvoir lui donner la clé de sa douleur, parvenir à transmettre le constat qui s'est forgé au fil des mois : il n'y a pas de fin. À partir de maintenant, ta perte tu la porteras, parfois sans y penser, mais sans jamais pouvoir t'y soustraire.

Chaque perte sera un trou qui peu à peu te forgera, te transformera en fromage suisse humain. Mais tu continueras à te tenir debout, on ne peut pas faire autrement.

Je le vois, incandescent sur la crête de sa folie. Rongé, malade, rendu superbement attirant par l'intensité de son mal. Je voudrais toucher son crâne, palper l'os sous la peau. Sentir par la pulpe de mon pouce les cavités de ses clavicules. Il a les mains d'une autre époque, les jointures grosses et rondes qui attachent les phalanges fines. Les mains d'un Schiele terreux. Les ravages de son corps appellent des images obscènes ; le contraste d'une érection formidable sur cette silhouette émaciée, la colonne vertébrale hérissée, les côtes saillantes. Je sais l'image exacte où, assis sur le bord du lit, nu avec le drap entre les jambes, il étirerait le bras pour faire tomber la cendre de sa cigarette dans le cendrier, peut-être un œil fermé pour éviter la fumée qu'il recrache. Les désespérés font des amants extraordinaires, avec qui il fait bon se perdre un temps. La perspective du faux-inceste participe à l'ensemble et le complète. Nous ne sommes pas liés, l'interdit est théorique, une formalité à peine scabreuse. Il y a des inconnus que j'ai fréquentés plus souvent que lui. Peut-être aussi sommes-nous de la même race et c'est de là que naît la connivence; nos veines tricotées à l'acétylène, hypersensibles, défectueux, survoltés.

Oui, peut-être que c'est moi qui invente, la tension que je sens dans l'air qui nous sépare, assis côte à côte au restaurant pour le repas après la cérémonie. Il commande avec envie, apparaît se permettre enfin de manger, sa mère désormais rangée dans un casier du columbarium, le dossier de la mort clos. Il entame la nourriture avec l'avidité de la délivrance, le visage trop prêt de l'assiette. J'ose y jeter un œil pour confirmer la pulsion sauvage qui l'agite et que je pressens: s'alimenter aveuglément, la bouche un trou à bourrer. Se sentant observé, il lève les yeux vers moi, les joues pleines il dit :

- En veux-tu ?

Je décline l'offre. Si je conçois son état, en être le témoin me dégoûte, me fascine. Je songe à la décadence de nos banquets, aux tablées orgiaques préparées avec une tristesse rageuse par ma soeur. La nourriture qu'il a détrempée de sauce est objectivement repoussante. Avions-nous cet air d'animal traqué qui se goinfre jusqu'à s'en faire fendre la panse? Son entrée terminée, on dépose devant lui un steak énorme, qu'il mastique lentement, avec une application écœurante. Il fait signe à la serveuse pour qu'elle remplisse à nouveau son verre de vin.

- Il n'en reste plus.

Un nombre défini de bouteille a été payé à l'avance, le rouge a eu la faveur populaire. Je reste interdite alors que la serveuse tourne les talons sans offrir autre chose. Il m'est inconcevable qu'elle ne lui en serve pas à ses frais. Simplement refuser un autre verre de vin à l'orphelin émacié assis près de moi me semble un scandale. Je lui fais part de mon mécontentement. Le sourire qu'il me rend est radieux, ébloui par l'inattendue alliée que j'apparais être. Le deuil du vin est rapidement fait quand on apporte le dessert.

Je demande à ma tante, assise à ma droite, de m'éclairer sur certains détails de la vie de mon grand-père. Elle a fait l'arbre généalogique et est toujours heureuse d'en parler. Je le sens qui se penche sur moi, cherche à entendre ce dont il est question. Je recule dans ma chaise, aménage un espace libre pour que lui parviennent les paroles et que lui soit visible l'arborescence maintenant dessinée sur mon napperon de papier. J'apprends que certains détails auxquels j'ai toujours cru sont faux. Mon grand-père a d'abord travaillé comme col blanc à la *Shawinigan Water and Power Company* où son salaire n'était pas très bon. C'est ma grand-mère qui le pousse à faire son cours d'électricien. C'est un choix discutable, car la SWP, plus grande entreprise de

production et de distribution d'électricité au Québec, deviendra plus tard Hydro-Québec. Il prend alors un poste d'électricien à la *Reynolds*, mais est mis à pied pour avoir tenté d'y fonder un syndicat. C'est là qu'il commence à travailler pour la *Canadian Paper International*, il n'y fera pas de syndicalisme, craignant de perdre encore une fois son gagne-pain. La Mère a amalgamé l'histoire pour en faire un héros, combien d'autres faits tordus nous a-t-elle transmis?

Le faux-cousin se tient très près sous prétexte d'entendre la conversation. Trop pour les convenances et la superficialité de notre lien. Cette proximité m'égare, je dois retenir l'instinct de le toucher. Personne ne s'est approché autant de moi depuis des lustres. Bientôt, les autres cousins se lèvent, il y a beaucoup de route à faire et leur progéniture a des plans pour le lendemain. Le mouvement sonne le glas du repas, tous se lèvent à leur suite. Mon parrain m'offre de me reconduire à la gare d'autobus, je prendrai le dernier départ à 22hr20. Le faux-cousin et moi prenons place à l'arrière de la voiture, le parrain et sa belle-sœur devant. Nous nous laissons conduire comme des enfants sages. On s'arrête pour me déposer quelques rues plus loin, là où il est le plus avantageux pour nos chemins de se séparer. Juste avant que j'ouvre la portière, il comprend que j'attendrai encore deux heures à la gare. Je réponds à sa surprise en lui disant que j'en profiterai pour travailler. J'ai peur qu'il m'offre d'aller chez lui, je sens qu'il voudrait que je reste, repousser encore le moment où il se retrouvera seul entre les murs de sa maison. Son regard inquietant je le fuis en ouvrant la portière, le désir qu'il contient je ne sais pas le lire ni y répondre. Je traverse la rue en courant et ne me retourne qu'une fois le trottoir atteint. Il m'envoie la main et je lui rends le signe. Je l'ai échappé belle, qui sait ce qui aurait pu surgir de l'abîme malsain des morts qui nous habitent.

Taxidermie littéraire
Essai

La mort de la mouche : écrire pour sortir le défunt de l'anonymat

Dans *Écrire*, Marguerite Duras rapporte une anecdote où, assise dans la dépense de sa maison, elle regarde une mouche mourir. Cet épisode unique, désormais un incontournable de l'abondante œuvre durassienne, m'est toujours apparu comme étrange, mais fondateur de la réflexion des auteurs sur l'acte d'écriture, sans toutefois que je puisse m'expliquer pourquoi.

C'est bien aussi si l'écrit amène à ça, à cette mouche-là, en agonie, je veux dire : écrire l'épouvante d'écrire. L'heure exacte de la mort, consignée, la rendait déjà inaccessible. Ça lui donnait une importance d'ordre générale, disons une place précise dans la carte générale de la vie sur la terre. Cette précision de l'heure à laquelle elle était morte faisait que la mouche avait eu des funérailles secrètes. Vingt ans après sa mort, la preuve en est faite ici, on parle d'elle encore. [...] La précision de l'heure de la mort renvoie à la coexistence avec l'homme, avec les peuples colonisés, avec la masse fabuleuse des inconnus du monde, les gens seuls ceux de la solitude universelle. Elle est partout, la vie. De la bactérie à l'éléphant. De la terre aux cieux divins ou déjà morts.¹

Relisant cet extrait aujourd'hui, j'ose tenter une réponse : l'acte d'écrire la mort servirait une double fonction : inscrire l'événement de la mort dans l'Histoire universelle et, paradoxalement, ériger la mouche en identité exemplaire, la sortir de son anonymat et en faire à tout jamais la mouche de Duras. Cette dualité fonctionnelle des écrits sur la mort alimentera ma réflexion sur les textes ayant pour sujet la mère morte. Pourquoi donner à lire un événement si commun — la mort de la mère —, et à la fois tout aussi singulier — la figure maternelle étant particulière à chacun ? Quel intérêt peut-il y avoir à partager un deuil de façon aussi intime ? Car, chez l'écrivain, s'il s'agit de passer du personnel au public, n'est-il pas obscène dans ce cas de faire voir sa mère morte ? Mais Duras offre une autre piste :

¹ DURAS, Marguerite. *Écrire*. Paris, Gallimard, 1993, p. 50.

l'événement de la mort consignée rend le défunt inaccessible, c'est le glas sonné, la performativité de la mort dans l'écriture, comme lorsque le médecin déclare l'heure du décès. Dès lors, c'est entendu, l'autre est mort.

Qu'advient-il ensuite? Oui, on « fait mourir » par l'écriture, mais si le texte porte sur la vie du mort, est-il possible qu'il performe du vivant *post mortem*? C'est la question que j'explore ici et sans prétendre connaître les motivations profondes des auteures dont je traiterai, j'affirme que leurs textes partagent une familiarité dans leur impulsion, leur intention, leur sujet et leurs problèmes de représentation.

La femme qui fuit d'Anais Barbeau-Lavalette et Une femme d'Annie Ernaux :
des écrits du deuil hors tombeau

Si la mort de la figure maternelle est intrinsèquement liée à la littérature, qui ne cesse de l'explorer, certaines œuvres, par l'intimité qu'elles offrent à voir, posent de réelles questions sur le processus d'écriture des auteurs. Dans l'esprit des travaux de Myriam Watthee-Delmotte, qui propose que « la littérature peut apparaître comme Antigone pratiquant un deuil ensauvagé² », j'aborderai les écrits autobiographiques du deuil pour chercher à comprendre comment le rapport au défunt s'incarne dans un certain corpus qui, je crois, bouscule les paramètres du genre et redéfinit les limites du droit de parole sur le défunt. Dans ce contexte, on pourra penser, entre autres, à la question de la légitimité du deuil, qui a été au centre de forts débats dans le cas Marie Darrieussecq-Camille Laurens à la sortie de *Tom est mort* de Darrieussecq. Sans nous pencher sur ce cas particulier, je crois qu'il est nécessaire de remarquer qu'en ce début du XXI^e siècle, les écrits du deuil et leur ancrage dans la réalité font l'objet d'une sensibilité particulière autant chez les écrivains que parmi les critiques.

Ces écrits du deuil posent le problème de la représentation du mort dans un contexte autobiographique chez l'auteur et permettent de s'intéresser aux mécaniques des écrits de soi et de leurs enjeux. Le présent essai portera sur deux cas singuliers, soit *Une femme*³ d'Annie

² WATTHEE-DELMOTTE, Myriam. 2014. « Une littérature Antigone: écrire pour enterrer ses morts ». *Conférence organisée par Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire*. Montréal, Université du Québec à Montréal, 24 avril 2014. Document audio. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <http://oic.uqam.ca/fr/conferences/une-litterature-antigone-ecrire-pour-enterrer-ses-morts> [page consultée le 23 juillet 2017].

³ ERNAUX, Annie. *Une femme* dans *Écrire la vie*. Paris, Gallimard, Coll. Quarto. 2011 [1987], p. 554-597. Désormais abrégé en (*UF*), suivi du numéro de la page.

Ernaux et *La femme qui fuit*⁴ d'Anaïs Barbeau-Lavalette, où les deux écrivaines retracent le parcours d'une figure maternelle décédée.

Dans ces deux œuvres, la forme pose problème. On pourrait tout d'abord croire qu'elles s'inscrivent dans la pratique du tombeau littéraire⁵. Pourtant, on n'y retrouve pas les éléments nécessaires à cette classification formelle. J'y reviendrai. De plus, la narration des deux textes se présente d'abord comme autobiographique alors que le sujet principal se déploie par la suite en biographie du tiers maternel. Alors, pourquoi et comment ces deux œuvres s'inscrivent-elles dans les écrits sur le deuil?

Tout d'abord, attardons-nous sur le sujet des œuvres choisies : ces deux récits ont en commun d'avoir été écrits après le décès d'une figure maternelle. Le cas de *La femme qui fuit* est particulier : dans le récit, c'est de la grand-mère dont on traite, celle-ci constituant une coupure dans la lignée maternelle. En effet, Suzanne Meloche a abandonné ses enfants (dont la mère de Barbeau-Lavalette) et n'a eu que de très brefs contacts avec eux au cours de sa vie. Le roman vient reconstituer cette vie, dont la famille ne sait presque rien, et répond au désir de rendre compte d'une existence par l'écriture. En entrevue, Barbeau-Lavalette affirme : « J'ai voulu la connaître, cette femme⁶ ». Pour ce faire, elle a entrepris un travail d'enquête (allant jusqu'à engager une détective privée) pour acquérir les informations qui lui permettraient de reconstruire la vie de sa grand-mère disparue. À la suite de ce travail de recherche, Barbeau-Lavalette a produit un récit biographique narré à la deuxième personne. Ce choix narratif,

⁴ BARBEAU-LAVALLETTE, Anaïs. *La femme qui fuit*. Montréal, Marchand de Feuilles, 2015. Désormais abrégé en (*FQF*), suivi du numéro de la page.

⁵ CASTONGUAY-BELANGER, Joël. « L'édification d'un Tombeau poétique : du rituel au recueil », *Études françaises*, Vol. 38, n° 3, 2002, p. 55-69.

⁶ « La femme qui fuit : Anaïs Barbeau-Lavalette cherche sa grand-mère » *Médium-Large*, Catherine Perrin en entrevue avec Anaïs Barbeau-Lavalette, Radio-Canada Première, 10 septembre 2015. En ligne. <http://ici.radio-canada.ca/audio-video/media-7341235/la-femme-qui-fuit-anais-barbeau-lavalette-cherche-sa-grand-mere> [page consultée le 2 juillet 2017].

surprenant, offre à lire un texte qui s'adresse à la grand-mère et qui retrace ce que l'auteure a pu apprendre sur elle au cours de ses recherches.

Chez Ernaux, je me pencherai sur *Une femme*, un texte composé après la mort de sa mère. Elle revient sur les origines de cette femme et sur les événements qui ont marqué son existence de sa naissance à son décès. Bien que ce soit *Une femme* qui fasse l'objet de mon attention, il est impossible de passer outre la généalogie du texte et d'ignorer la nécessité de lui rattacher *Je ne suis pas sortie de ma nuit*⁷, paru *a posteriori*, mais ayant été écrit avant. Publié une décennie après *Une femme*, ce récit issu d'un journal constitue en effet une sorte de genèse, un antépisode, incontournable et indissociable de l'œuvre. Il m'est apparu nécessaire de considérer ces textes comme un diptyque pour aborder au plus près le processus duquel ils sont issus.

Je ferai aussi appel aux écrits de Jo Malin, auteure de *The Voices of Mothers : Embedded Maternal Narratives in Twentieth-Century Women's Autobiography*⁸ et éditrice de la *Encyclopedia of Women's Autobiography*, et à *La mère morte : l'écriture du deuil au féminin chez Yourcenar, Beauvoir et Ernaux*⁹ de Pierre-Louis Fort ainsi qu'au *Pacte autobiographique* de Philippe Lejeune¹⁰. Ces ouvrages permettront de situer l'analyse de la forme et de la thématique dans l'état actuel de la recherche.

⁷ ERNAUX, Annie. *Je ne suis pas sortie de ma nuit* dans *Écrire la vie*. Paris, Gallimard, Coll. Quarto. 2011 [1997], p. 605-655. Désormais abrégé en (*JNSP*), suivi du numéro de la page.

⁸ MALIN, Jo. *The Voice of the Mother : Embedded Maternal Narratives in Twentieth-Century Women's Autobiographies*. Southern Illinois University Press, 2000.

⁹ FORT, Pierre-Louis. *Ma mère, la morte : l'écriture du deuil au féminin chez Yourcenar, Beauvoir et Ernaux*. Paris, Imago, 2007.

¹⁰ LEJEUNE, Philippe. *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil, coll. Poétique, 1975.

L'hybridation entre autobiographie et biographie dans les écrits sur la mère

Malin s'est imposée à moi car elle postule l'existence d'un récit hybride entre autobiographie et biographie, une auto/biographie, chez les auteures qui prennent pour sujet leur mère. Les œuvres de son corpus ont toutes en commun l'émergence d'un discours maternel au sein du récit autobiographique de la fille :

[...] the daughter/writer who embeds her mother's biography, rather than publishing it separately, places her mother's narrative in a textual relationship next to or overlapping her own autobiographical text, which can be described as a "dialogue" or "conversation" between the texts as "intertexts" and between the subjects as "intersubjects." Because both texts rest within the same space formed by an autobiographical pact with the reader, an equal measure of referentiality is assumed for the biography and the autobiography. In these narratives, the biographical protagonist, the mother, has a clear and insistent voice and an identity that joins the voice and the identity of the autobiographical protagonist, the daughter, in dialogue. These daughters are not simply telling their mothers' stories. They are engaged in conversation.¹¹

Se basant sur le dialogisme de Bakhtine, Marlin conçoit que la fille porte en elle l'identité distincte de sa mère et, par conséquent, le discours de celle-ci. Aussi intéressante soit-elle, cette hypothèse ne peut s'appliquer aux œuvres que nous abordons ici. En effet, il n'est pas question de dialogue puisque la mère n'est pas interpellée, mais plutôt questionnée dans son absence par le biais d'un monologue rapportant sa vie. Même chez Barbeau-Lavalette, où la narration à la deuxième personne renforce l'impression de dialogue, on constate que l'intervention du sujet est nulle. En effet, l'adresse au « tu » agit comme une dictée où l'auteure raconte à sa grand-mère la vie et le caractère qu'elle lui imagine : « Tu aimes

¹¹ Jo Malin. *op cit.*, p. 6.

l'école » (*FQF*, 61), « tes jambes n'ont jamais été aussi longues. Tu as quatorze ans » (*FQF*, 67), « Tu aimes écrire par terre. Étendue ou accroupie. Tu sens que les mots, ainsi, ne peuvent t'échapper » (*FQF*, 149), etc. Le récit, dont la temporalité s'étend de l'enfance de la grand-mère jusqu'à son âge adulte, met en scène de façon si intime ses pensées et les événements qu'elle a vécus qu'il est impossible pour le lecteur de croire à un rendu exact des faits, d'autant plus qu'il est précisé dès le début du récit qu'on ignore presque tout de la femme en question. Pour l'auteure, il s'agit d'offrir sa propre vision biographique du sujet, de construire une histoire à son aïeule dont elle ne connaît quasi rien en raison de l'abandon, et de la lui imposer. L'adresse marque ainsi, paradoxalement, l'absence totale d'intervention du sujet dans la mise en récit biographique et le contrôle exclusif de la narratrice, la grand-mère, par son refus de contact avec sa famille, s'étant, en quelque sorte, aliéné le droit de parole quant à ce que pourrait rapporter sa descendance.

Si les deux textes à l'étude souscrivent à la forme autobiographique telle que théorisée par Philippe Lejeune¹² — le rapport auteur/narrateur : A= N étant le même chez Malin —, il en va autrement des personnages. La diégèse principale répond alors aux paramètres de la biographie; le sujet de l'énonciation n'est pas (\neq) le sujet de l'énoncé et le mode principal des récits à l'étude est à la troisième personne chez Ernaux et à la deuxième personne chez Barbeau-Lavalette. Il apparaît que le personnage (P) et le modèle (M) sont dans une relation d'équivalence de l'identité (et non pas seulement de *ressemblance*), soumis à un pacte référentiel hybride : exclusivité/authenticité du point de vue autobiographique (qui admet que le narrateur se trompe ou déforme la réalité) et prétention d'exactitude des faits biographiques concernant une autre personne. Effectivement, l'identité maternelle repose sur la particularité

¹² Philippe Lejeune, *op.cit.*

du lien filial. La descendance accède à un point de vue unique sur le sujet et devient détentrice d'une vérité difficilement contestable par autrui. Les deux auteures admettent candidement, à divers degrés, la subjectivité de leur point de vue : Barbeau-Lavalette avoue avoir inventé certains faits, Ernaux parle d'atteindre une « vérité qui ne peut être atteinte que par les mots » (*UF*, 560) par-delà les faits et les documents d'archives. Les écrivaines reconstruisent ainsi une identité biographique qui ne puisse être rendue que par elles et la combinaison de leurs différents rôles : fille/petite-fille, auteure, héritière, orpheline. On peut résumer qu'il s'agit alors de rendre compte (N) de l'identité d'un tiers (P/M) tel que l'auteure (A) l'a connu dans un contexte où la crédibilité de la narratrice est à la fois décuplée par la filiation et amoindrie par la subjectivité évidente de son point de vue. Le rapport à la ressemblance est aussi perverti puisque les écrivaines partagent avec le personnage (mère, grand-mère) une partie du même bagage génétique et soulignent ces similitudes.

La question de l'intention biographique se pose aussi. Alors que la mère d'Ernaux ne répond pas aux critères de pertinence de la mythologisation du sujet (elle est une femme simple qui provient du milieu ouvrier), Suzanne Meloche (la grand-mère de Barbeau-Lavalette) est dépeinte comme une oubliée de l'Histoire nationale. Si le succès de *La femme qui fuit* fait croire à une nécessité de reconnaître le statut de Meloche en tant qu'artiste, ce sont surtout ses liens avec des personnalités reconnues du mouvement automatiste (Marcel Barbeau, Claude Gauvreau, Jean-Paul Riopelle, Paul-Émile Borduas) qui permettent de l'inscrire au panthéon des poètes québécois. L'intérêt du récit réside justement dans le fait qu'en tant que femme, Meloche n'a pu réaliser ses aspirations artistiques, coincée entre ses obligations familiales et la carrière de son mari. La curiosité pour son œuvre est amplifiée par le constat d'un talent avorté

en raison des circonstances sociales de l'époque, qui ont rendu ardu, voire impossible, pour une femme de s'accomplir artistiquement.

Pour Barbeau-Lavalette, il s'agit de « réparer notre Histoire¹³ » en ouvrant le spectre de la pertinence mythologique pour y inclure la vie d'une femme en marge du succès artistique, des événements historiques et, par la suite, de sa famille. Là où Ernaux parle d'une valeur collective¹⁴ de l'écriture, Barbeau-Lavalette cherche à contrer l'absence de femmes dans notre Histoire : « les femmes sont tellement absentes de notre Histoire¹⁵ ». Ainsi, toutes deux s'engagent à redéfinir les paramètres d'une existence dite « mythique » pour y inclure la réalité des femmes, du milieu ouvrier chez Ernaux et du milieu artistique chez Barbeau-Lavalette. Ernaux dira d'ailleurs qu'elle cherche à produire « quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire » (*UF*, 597) pour « sauver de l'effacement des êtres et des choses dont [elle a] été l'actrice, le siège ou le témoin, dans une société et un temps donnés¹⁶ », intention qui, à la lecture de *La femme qui fuit*, s'avère partagée par Barbeau-Lavalette.

On pourrait croire qu'il s'agit alors d'une démarche cousine de celle du tombeau littéraire¹⁷, laquelle serait pervertie : il n'est pas fait éloge du défunt et la pertinence du travail ne repose pas sur le prestige¹⁸ de la personne décédée. Ni l'une ni l'autre des figures maternelles présentées *post mortem* n'est vraiment célèbre — elles se sont éteintes dans un anonymat relatif : la mère de... la grand-mère de... Il ne s'agit pas non plus de faire œuvre collective

¹³ Anaïs Barbeau-Lavalette et Catherine Perrin, *op.cit.*

¹⁴ ERNAUX, Annie. *L'écriture comme une couteau – Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*. Paris, Folio 2011 [2003], p. 73.

¹⁵ Anaïs Barbeau-Lavalette et Catherine Perrin, *op.cit.*

¹⁶ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op.cit.*, p. 114.

¹⁷ CASTONGUAY-BELANGER, Joël. « L'édification d'un Tombeau poétique : du rituel au recueil », *Études françaises*. Vol. 38, n° 3, 2002, p. 55-69.

¹⁸ *Ibid.* p. 58.

pour rendre hommage. Qui plus est, les projets découlent d'un cheminement personnel et, bien que certaines informations soient glanées dans l'entourage, les auteures prennent l'entière responsabilité du propos, ce qui s'oppose radicalement à l'esprit communautaire du tombeau. Le tombeau, en tant que définition formelle, n'est donc pas approprié pour ce corpus.

Construire nos morts : l'écrivain taxidermiste

C'est pourquoi, dans les cas qui nous occupent, je propose plutôt d'envisager le terme de *taxidermie littéraire*. La taxidermie, selon le *Robert*, est l'« art de préparer les animaux morts pour les conserver avec l'apparence de la vie¹⁹ ». Ce procédé, qui consiste à dépouiller la carcasse, à la dégraisser et à la nettoyer pour ensuite construire un squelette sur lequel est reconstituée la dépouille, correspond à celui des auteures à l'étude dans cet essai. La volonté du taxidermiste de rendre, par son travail de modelage, l'apparence du vivant, concorde particulièrement avec les motivations à l'origine des écrits auto/biographiques dont le sujet est décédé. Contrairement au tombeau littéraire qui vise à enterrer textuellement le défunt sous les hommages, à ériger sur lui le texte de façon monumentale, on assiste, dans *Une femme* et dans *La femme qui fuit*, à un refus d'enfermer la défunte. Plutôt que de chercher à figer une seule image de la morte, comme dans la pratique du masque mortuaire, ces récits auto/biographiques proposent un portrait mouvant, évolutif et nuancé des figures maternelles. Face à ces éléments, impossible de ne pas penser au travail du Dr Gunther von Hagens, connu mondialement pour ses expositions anatomiques de corps plastinés²⁰. Pourtant, si l'anatomiste prend bien pour matière première l'humain et l'apprête par un procédé qui, à première vue, se rapproche de la taxidermie, sa démarche consiste toutefois à révéler la délicatesse de notre structure biologique :

The primary goal of BODY WORLDS is health education. On the one hand, individual specimens are used to compare healthy and diseased organs [...]. On the other hand, life-like posed whole-body plastinates illustrate where in

¹⁹ « Taxidermie », *Le Nouveau Petit Robert*. 2007, p. 2514.

²⁰ VON HAGENS, Gunther. *BODY WORLDS*, 2006-2017. En ligne.

http://www.bodyworlds.com/en/exhibitions/current_exhibitions.html, [page consultée le 10 août 2017].

*our bodies these organs are positioned and what we are : naturally fragile in a mechanized world.*²¹

Bien que ses modèles soient présentés dans des poses qui recréent le vivant (homme à cheval, couple ayant une relation sexuelle), il est à noter que l'identité des individus ayant offert leur corps au projet reste inconnue. La particularité de chacun des spécimens est soulignée par son « individualité anatomique », par la diversité corporelle qu'il est alors possible de voir :

*Every human being is unique. Humans reveal their individuality not only through the visible exterior, but also through the interior of their bodies, as each body is distinctly different from any other. Position, size, shape, and structure of skeleton, muscles, nerves, and organs determine our "interior face." It would be impossible to convey this anatomical individuality with models, for a model is nothing more than an interpretation.*²²

Dans cet extrait, von Hagens met en lumière un élément crucial, qui différencie son travail de celui du taxidermiste : l'interprétation. Taxé d'obscénité et de vulgarité, l'anatomiste prend le parti de la vulgarisation scientifique et précise que les mises en scène sont constituées dans un but pragmatique : éduquer le public. Par la modification des spécimens pour exposer les organes et le squelette (système sanguin, cerveau à découvert, coupe longitudinale des corps), il donne à voir la mécanique du corps biologique de façon artistique, et restreint, chez le visiteur de l'exposition, le choc d'une cohabitation temporaire avec les cadavres qui, autrement, pourraient sembler trop vivants. Chez von Hagens, le dispositif n'a qu'une fonction pragmatique, alors que chez le taxidermiste l'interprétation de la dépouille par le travail a pour but de rendre une vivacité chez le sujet. Ainsi, bien que le processus de plastination et d'exposition des corps humains semble une taxidermie appliquée au genre humain, force est

²¹ VON HAGENS, Gunther. «Mission», *BODY WORLDS*. 2006-2017, En ligne. http://www.bodyworlds.com/en/exhibitions/mission_exhibitions.html, [page consultée le 10 août 2017]

²² *Idem.*

de constater qu'un point essentiel diffère entre les deux méthodes : la volonté de donner l'illusion de la vie. Chez von Hagens, la méthode rend possible l'exposition de l'intérieur du corps et sa mécanique, qui ne s'exprime pleinement que dans le mouvement. On « pose » les sujets pour déployer le plein potentiel de leur structure. L'humain est alors présenté uniquement sous l'angle du spécimen anatomique. Chez le taxidermiste, toutefois, on se débarrasse de la chair, du corps putrescible, pour n'offrir que la surface (la peau) à la vue. La question de l'identité devient un point supplémentaire d'écart entre le travail de von Hagens et la taxidermie. Dans le cas de la plastination, on retrouve une oblitération totale de l'identité des cadavres; leur apparence est si modifiée qu'il est impossible de les reconnaître et aucun nom n'accompagne les notices explicatives des pièces. Les mises en contexte sont aussi gardées au minimum (poumon de fumeur, poumon de travailleur de l'amiante, femme enceinte, etc.) alors que de plus amples informations sur la personne ayant fait don de sa dépouille sont certainement disponibles. On peut avancer que ce choix de passer sous silence l'identité des corps ait deux motivations : atténuer le choc d'être en présence d'un cadavre humain en facilitant la réification du corps chez les visiteurs de l'exposition, et faire preuve d'une certaine pudeur à l'endroit des familles de ces gens qui pourraient être choquées des transformations apportées au corps d'un être cher décédé. La taxidermie, quant à elle, cherche à rendre authentique l'apparence de l'individu naturalisé et elle s'accompagne le plus souvent du maximum d'informations disponibles à son sujet : origine de la dépouille, appartenance à une race, date de la capture, etc. Ainsi, bien que ces deux démarches (la plastination, la taxidermie littéraire) concernent des sujets décédés, elles sont radicalement différentes.

En ce qui a trait à la *taxidermie littéraire*, elle relève d'un protocole similaire à la taxidermie. La posture narrative de l'auto/biographie est basée sur l'interprétation du sujet et le travail

d'écriture passe outre la réalité corporelle du défunt, soit la mort biologique, pour tendre vers l'apparence du vivant. De plus, l'identité est au centre de la démarche, puisqu'elle en est la matière principale.

Barbeau-Lavalette et Ernaux s'efforcent, par le texte, de rendre les spécificités identitaires des défunt(e)s et elles en font le corps du récit. Les figures maternelles sont nommées et leur contexte de vie participe à l'érection du portrait. Ernaux tisse d'ailleurs le lien du particulier au social par l'écriture : « Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où, selon son désir, je suis passée. » (*UF*, 597) Le deuil, déclencheur affirmé de l'écriture, détermine le récit comme personnel, mais sa matérialisation par la publication sous-tend une volonté d'agir dans l'espace social. Cette proposition délicate d'exposer publiquement l'intime ne peut d'ailleurs être entreprise que par le biais du texte, en ce qu'il impose une distance avec la matérialité corporelle du sujet mort :

Placer un être humain dans une vitrine constitue en effet une forme de privation de sépulture, violence symbolique suprême, et implique une réification du cadavre présenté comme un objet, objet de connaissance certes, mais objet quand même. Cette réification n'est acceptable pour l'observant en tant qu'homme que s'il y a rupture du processus d'identification du cadavre, en tant que personne individuelle d'abord, en tant qu'homme ensuite. C'est la raison pour laquelle les corps exposés sont presque toujours d'abord des corps anonymes – sauf cas exceptionnels à forte dimension religieuse ou politique, comme les reliques de saints ou le corps embaumé de Lénine.²³

En effet, l'idée d'une taxidermie appliquée au corps de la mère est profondément dérangeante et relève de l'obscénité – d'où le scandale entourant *BODY WORLDS*, qui pourtant ne

²³ COSTE, Florent. « Autour du cadavre exposé : problèmes éthiques, juridiques, politiques », *Séminaire des membres de l'EFR : Lectures en sciences sociales*. 20 février 2016. En ligne. <http://semefr.hypotheses.org/1687> [page consultée le 22 août 2017].

présente que des corps anonymes. Par la *taxidermie littéraire*, ni l'une ni l'autre des écrivaines ne refuse la mise en terre du corps. Ce processus est accepté et relève d'une réalité matérielle qu'elles ne veulent en aucun cas contrarier : « Demain, je pourrai jeter des fleurs dans le cercueil, lui mettre son chapelet. Mais pour rien au monde, quelque chose *d'écrit*. Horreur d'imaginer un livre sur elle. La littérature ne peut rien. » (*JNSP*, 651) Non, comme le dit Ernaux, la littérature ne peut rien contre la mort biologique et il n'est pas question de s'y opposer. L'écriture d'*Une femme*, tout comme celle de *La femme qui fuit*, relève plutôt du monde de l'intangible : mémoire, émotion, attachement, un espace qui ne trouve en rien sa finalité avec l'arrêt de la vie biologique. Par la *taxidermie littéraire*, la figure maternelle peut, grâce au texte qui agit comme structure, s'exposer sans corps. Le traitement de l'information sur la défunte, qu'il est permis d'envisager comme le traitement d'une peau, a pour visée de soustraire l'identité à la dégradation.

D'autant plus que, chez Ernaux comme chez Barbeau-Lavalette, on n'entend pas tellement célébrer (et ainsi sous-entendre qu'on arriverait au terme de l'existence, comme c'est le cas avec les funérailles), mais plutôt établir, par l'auto/biographie, la réalité d'une identité qui existera alors dans le temps du récit de sa propre vie. On érige la défunte en personnage agissant dans l'espace du texte, tout aussi vivante que morte, *naturalisée* par l'écriture, prolongeant un état d'ambivalence qui peut être expérimenté pendant le deuil : « Souvent je rêve d'elle, telle qu'elle était avant sa maladie. Elle est vivante, mais elle *a été morte*. Quand je me réveille, pendant une minute, je suis sûre qu'elle vit réellement sous cette double forme, morte et vivante à la fois, comme ces personnages de la mythologie grecque qui ont franchi deux fois le fleuve des morts. » (*JNSP*, 609)

La nécessité d'écrire sur la mère/grand-mère répond à une impulsion, à un besoin intime, tel que formulé dans *Une femme* : « Je vais continuer d'écrire sur ma mère. Elle est la seule femme qui ait vraiment compté pour moi [...] je ne suis pas capable en ce moment de faire autre chose. » (*UF*, 560) Alors que chez Ernaux le sujet biographique est une présence constante (« Pour moi, ma mère n'a pas d'histoire. Elle a toujours été là. » (*UF*, 560), il en va autrement chez Barbeau-Lavalette, où c'est l'absence totale de la grand-mère qui provoque un désir de reconstitution. C'est parce que le processus de deuil est impossible à faire dans l'ignorance qu'elle construit un récit qui permettra de colmater les failles de l'arbre généalogique : « Il fallait que tu meures pour que je commence à m'intéresser à toi. » (*FQF*, 19), « Les noms au-dessus du tien ont compté dans ma vie. Alors, pourquoi toi? Pourquoi toi, que je cherche à raconter? [...] Parce que je suis en partie constituée de ton départ, ton absence fait partie de moi, elle m'a aussi fabriquée. Tu es celle à qui je dois cette eau trouble qui abreuve mes racines, multiples et profondes. » (*FQF*, 376)

Toutefois, une question se pose : pourquoi choisir d'écrire un récit auto/biographique sur un sujet sans aspirer à l'objectivité? Car, si Ernaux et Barbeau-Lavalette se basent sur des faits historiques et des indices tangibles et vérifiables, toutes deux parlent d'une construction qui implique la fabrication. Barbeau-Lavalette dira en entrevue : « J'ai voulu me tricoter une grand-mère ²⁴ » et Ernaux : « Ce que j'espère écrire de plus juste se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire. » (*UF*, 560)

Le point de vue proposé par les deux auteures implique aussi une hybridité dans leurs sources : souvenirs, faits historiques, anecdotes rapportées par un tiers qui sont ensuite soumises à un

²⁴ Anaïs Barbeau-Lavalette et Catherine Perrin, *op. cit.*

travail d'écriture délibérément teinté par la subjectivité. L'absence du mort et les choix éditoriaux des deux écrivaines outrepassent la possibilité d'une représentation de la défunte reconnue par d'autres, c'est-à-dire que la nécessité d'atteindre la *ressemblance* au modèle (M) tel que définie par Lejeune²⁵ ne constitue pas la motivation première du processus auctorial. S'il est possible que le portrait qui est fait de la mère/grand-mère rejoigne une perception commune de la personne morte, ce n'est pas le principal but à atteindre. Alors, pourquoi chercher à exposer publiquement un point de vue aussi restreint que celui de la filiation?

²⁵ Philippe Lejeune, *op. cit.*

Pourquoi écrire la figure maternelle : le don tel que conçu par Jacques Derrida

C'est dans la conception du don chez Derrida que j'ai pu trouver la réponse qui m'a semblée la plus satisfaisante :

La mort de l'instance donatrice (nous appelons mort, ici, la fatalité qui destine un don à ne pas revenir à l'instance donatrice) n'est pas un accident naturel extérieur à l'instance donatrice, elle n'est pensable qu'à partir du don. Cela ne veut pas dire simplement que seul la mort ou du mort peut donner. Non, seule une « vie » peut donner, mais une vie dans laquelle l'économie de la mort se présente et se laisse déborder. Ni la mort ni la vie immortelle ne peuvent jamais donner, seulement une singulière survivance.²⁶

En effet, cette survivance n'est-elle pas la condition première que partagent Barbeau-Lavalette et Ernaux, en cela qu'elles agissent désormais comme héritières et témoins (de la présence chez Ernaux, de l'absence chez Barbeau-Lavalette) d'une vie arrêtée ? Elles peuvent ainsi assurer à ceux qui ne l'auraient pas connue : oui cette femme a existé et, plus encore, j'ai survécu à cette femme dont je suis — si l'on peut dire — résiduelle. Cette impossibilité de réponse ou de retour permettrait, enfin, le don de cette parole, dont l'authenticité est alors garantie par l'impossibilité de la voir contrariée, corrigée par le sujet lui-même. Il ne s'agit plus d'écrire en aspirant à une neutralité biographique, prétendant seulement à l'exactitude de l'information²⁷, mais plutôt de proposer un récit biographique qui reposerait sur la réalité autobiographique du narrateur. Plus simplement, c'est l'authenticité de la voix auctoriale qui est recherchée, l'absolue subjectivité de l'auteure comme témoin permet de construire une biographie déterminée radicalement par sa posture de descendante. Comme le remarque Anne Strasser dans *Le deuil dans le roman et dans l'autobiographie : du ressassement à la*

²⁶ DERRIDA, Jacques. *Donner le temps I. La fausse monnaie*. Paris, Galilée p. 132.

²⁷ Philippe Lejeune, *op. cit.*, p. 37.

*réparation*²⁸, Annie Ernaux, en exergue à *Une Femme*, cite Jean Genet : « Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi²⁹ ». Alors que Strasser y voit la preuve de la culpabilité d'Ernaux (relevant de sa montée sociale en regard de l'origine modeste de sa mère), il semble simpliste de réduire cette démarche à un *mea culpa* politique et social. Ce que les auteures proposent, c'est surtout d'offrir l'implacable perception qu'a l'enfant du parent, d'avouer sans détour, et sans plus de crainte de blesser, une vision subversive à la fois interdite (il ne faut pas parler en mal des morts) et essentielle du deuil, puisqu'elle participe à lier les deux états que sont l'ancienne présence (ou absence) et la nouvelle perte.³⁰ Cette offrande repose alors sur l'acceptation, de la part de l'auteure, que sa vision soit unique, hétérogène et subjective sans chercher à remettre en doute sa justesse. Chez Barbeau-Lavalette, le décès de la grand-mère permet d'aller à sa rencontre. Si Suzanne Meloche a refusé, pendant la majorité de sa vie, tout contact avec sa fille et ses petits-enfants, son décès, quant à lui, procure l'occasion à l'écrivaine d'être en présence de la grand-mère sans que cette dernière ne puisse s'y soustraire. La figure maternelle disparue laisse alors toute la place à la vision de la descendante. Ernaux le formule assez clairement dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* :

Longtemps j'ai pensé que je ne le [JNSP] publierais jamais. Peut-être désirais-je laisser de ma mère et de ma relation avec elle, une seule image, une seule vérité, celle que j'ai tenté d'approcher dans *Une femme*. Je crois maintenant que l'unicité, la cohérence auxquelles aboutit une œuvre — quelle que soit la volonté de prendre en compte les données les plus contradictoires — doivent être mises en danger toutes les fois que c'est

²⁸ STRASSER, Anne. « Le deuil dans le roman et dans l'autobiographie », *Revue Analyses*, vol.7, n° 1, hiver 2012. En ligne. www.revueanalyses.org.
<https://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revue-analyses/article/viewFile/395/307> [page consultée le 3 août 2017]

²⁹ *Ibid.* p. 208.

³⁰ « Est-ce qu'écrire n'est pas une façon de donner. » (*UF*, 596)

possible. En rendant publiques ces pages, l'occasion s'en présente pour moi.
(*JNSP*, 608)

Cette posture délibérément biaisée reflète une détermination d'assumer l'impossibilité d'atteindre LA vérité quant au sujet. Barbeau-Lavalette admet elle-même avoir choisi d'intégrer des scènes dans lesquelles il n'y a aucune preuve que sa grand-mère était présente³¹. Encore une fois, cette admission de ne pas tendre vers un absolu de faits vérifiables s'accorde avec le principe de la taxidermie : le taxidermiste conserve la liberté d'interprétation et de reconstruction de son sujet. Il choisit les yeux de verre (donc factices) et la posture. Il met en scène l'animal dans une réalité supposée, mais invérifiable : dormant, chassant, seul ou accompagné. Par l'utilisation d'artifices, le taxidermiste réitère son intention d'atteindre l'authenticité d'une représentation du vivant. Ce choix de l'authenticité au détriment de la fiabilité du discours rejoint l'incertitude inhérente au processus de don/pardon que propose Derrida :

La même inquiétude ne s'apaisera jamais, celle du don comme celle du pardon. Ne doivent-ils pas — mais au-delà du devoir et de la dette — « se priver » de toute assurance contre la contrefaçon, de toute méfiance à l'égard de la fausse monnaie, pour garder la chance d'être ce qu'ils « devraient être », mais devraient l'être au-delà du devoir et de la dette? Un don qui prétendrait contrôler la monnaie et se garder de tout simulacre, sera-ce encore un don ou déjà un calcul s'agrippant ou rappelant — naïvement, parfois avec autorité — à la distinction rassurante entre le naturel et l'artificiel, l'authentique et l'inauthentique, l'original et le dérivé ou l'emprunté? ³²

Ce n'est qu'en assumant pleinement la possibilité de contrefaire la réalité par sa subjectivité que l'auteure peut aspirer à enclencher le don/pardon par l'écriture du texte sur la défunte.

³¹ « Il y a plein de choses dont je suis complètement assurée, il y a plein de choses que j'ai complètement inventées, il ne faut pas faire le tri, parce que celle que je me suis fabriquée c'est celle-là, c'est enraciné dans la réalité, mais c'est sûr que reconstituer la vie d'une absente, il y a des brèches. » Anaïs Barbeau-Lavalette et Catherine Perrin, *op cit.*

³² Jacques Derrida, *op. cit.*, p. 94.

Ernaux précise être totalement consciente de sa subjectivité, mais aspire, par sa démarche, à construire une image plus objective, plus totalisante de sa mère : « Je ne retrouve ainsi que la femme de mon imaginaire [...]. Je voudrais saisir aussi la femme qui a existé en dehors de moi, la femme réelle, née dans le quartier rural d'une petite ville de Normandie et morte dans le service de gériatrie d'un hôpital de la région parisienne. » (*UF*, 560)

Pour en arriver là, il importe aussi de souscrire à la confession, étape essentielle chez Derrida pour accéder au pardon. Le déploiement des récits d'Ernaux et de Barbeau-Lavalette répond en tout point aux critères établis par le penseur, c'est-à-dire qu'ils s'articulent dans la remémoration, l'archivation (l'acte d'écriture, la publication) et la performativité (la publication du texte, la lecture).

L'étape de la remémoration constitue l'essentiel de la démarche auto/biographique. Bien que l'aspect dialogique des écrits auto/biographiques tels que défini par Malin ne convient pas au présent corpus, la pertinence de l'établissement de cette appellation d'auto/biographie s'ancre dans l'impossibilité de discerner le point de vue de la figure maternelle de celui de l'auteure :

What I theorize is a hybrid form of autobiographical narrative containing an embedded narrative of the mother. The textual relationship between the two narratives is unique among texts in the auto/biographical canon. This alternative narrative practice is both autobiography and biography rather than one or the other. It is marked by a breakdown of subject/object categories as well as auto/biographical dichotomies of genre. Each text contains a "self" that is more plural than singular, yet neither.³³

Cette impossibilité est d'autant plus flagrante chez Ernaux et Barbeau-Lavalette qu'elles cherchent justement à départager ce qui leur appartient en propre de ce qui a pu être légué par la figure maternelle. À travers un inventaire des particularités de la morte, l'héritage est

³³ Jo Malin, *op cit.*, p. 11.

examiné, disséqué, pour tracer une frontière entre les similitudes et les différences : « Je donnais une aumône à l'aveugle du marché, comme elle. » (*JNSP*, 642), « Tes dents sont blanches et toutes alignées, sauf une. Une rebelle. [...] Nous avons toutes les trois la même dent rebelle, le remarques-tu? » (*FQF*, 13), « Tu as de gros seins. Pas nous. Tu as une armure. Pas nous. Nous sommes ensemble. Pas toi. Tu ne nous auras pas tout légué. » (*FQF*, 14)

L'écriture auto/biographique permet aussi de créer un espace de cohabitation entre la mère/grand-mère disparue et l'auteure. Malin parle d'un « same space³⁴ » textuel formé par le pacte autobiographique avec le lecteur, et les écrivaines elles-mêmes conçoivent le récit comme un lieu de coprésence avec la figure maternelle. Ernaux l'exprime d'ailleurs clairement : « On ne sait pas que j'écris sur elle. Mais je n'écris pas sur elle, j'ai plutôt l'impression de vivre avec elle dans un temps, des lieux, où elle est vivante » (*UF*, 580). Chez Barbeau-Lavalette, cette présence simultanée s'incarne différemment. Elle parle de rejoindre la grand-mère dans l'histoire de sa vie et le moment de la mort est présenté dans une description parallèle, qui laisse croire à un temps commun dans des endroits différents : « Devant le Mont-Royal, j'écoute tes poèmes exploser de vigueur, pendant que tu te maquilles [...]. Et tu te laisses glisser sur le plancher froid de ta salle de bain. Le 23 décembre 2009, enveloppée dans ta robe de chambre blanche, tu meurs. » (*FQF*, 367)

³⁴ Jo Malin. *Op. cit.*, p. 6.

Vivant dans le regard de l'autre : la performativité du deuil par le texte

Pour parvenir à construire cet espace commun entre auteure et sujet, il est nécessaire d'établir un décor, une temporalité sociale et historique où évoluent les figures maternelles. Pour ce faire, les deux écrivaines passent par l'archivation, partie intégrante du processus de confession chez Derrida. Cette accumulation d'informations hétérogènes comprend le recours aux souvenirs (ceux des écrivaines, ceux de leur entourage), mais aussi l'utilisation de photos (*UF*, 566-585) (*FQF*, 18) et la mise en parallèle avec l'Histoire : « Pendant que tu ranges les provisions, la radio commente la course de la Québécoise Hilda Strike au 100 mètres des Jeux olympiques de Los Angeles » (*FQF*, 49), « À 6 h 30, les premières vagues d'assauts américains touchent les plages d'Utah et d'Omaha [...] Ta mère, ta sœur et toi, debout sur des chaises, un chiffon à la main. Vous lavez les fenêtres » (*FQF*, 72), « Il y a eu les années noires de la crise économique, les grèves, Blum » (*UF*, 568), « Sous l'Occupation, la Vallée s'est resserrée autour de leur épicerie » (*UF*, 570). La performativité, dernière étape de la confession, repose quant à elle sur l'acte de lecture. En basant notre réflexion sur la performativité du deuil par la littérature telle que proposée par Myriam Watthee-Delmotte³⁵, il est possible d'ajouter le déni de la perte aux catégories que la théoricienne propose (déni de la mortalité, déni de la mort, déni du meurtre). Car, dans les textes qui nous occupent, l'écriture biographique sur la mère offre une avenue alternative à la perte qu'entraîne le décès. Cette femme, dont l'enveloppe matérielle est devenue cadavre, continue à exister de par son identité incarnée dans le texte. Autant chez Ernaux que chez Barbeau-Lavalette, dire « L'enfance de ma mère c'est à peu près ceci : un appétit jamais rassasié » (*UF*, 562) et « Tu te tiens droite devant le mur de petites boîtes postales. Tu ne veux surtout pas être de ces vieux au dos triste

³⁵ Myriam Watthee-Delmotte, . *Op. cit.*

et voué en attente de courrier » (*FQF*, 358), c'est ériger un portrait imputrescible qu'il sera possible de venir côtoyer par le biais du texte. La figure maternelle est rendue dans des tableaux qui détaillent les aspects les plus vivants de sa personnalité ; caractère, façon de se vêtir, rapport à la nourriture, structure de la pensée, espérances. Dénier de la perte, donc, car la mère/grand-mère pourra ressurgir à la guise de l'endeuillée. Le lecteur (auteures ou autres) retrouvera au fil des pages ces femmes en action dans la temporalité de leur vie jamais vraiment passée parce que fixée dans le livre. Le texte performe la coprésence, réitérée par la lecture, selon l'envie.

Wathee-Delmotte envisage d'ailleurs le texte comme un lieu d'interaction :

Mais la littérature peut se constituer en communauté nouvelle, l'interaction ne tient, en effet, qu'à la mise en disponibilité du lecteur à l'appel que constitue le texte littéraire. Le livre, sans s'imposer aucunement, en restant un lieu libre, de libres investissements, propose le recul et la pause nécessaires pour sortir d'un quotidien piégeant qui s'emballe et n'accorde plus de place à la mort. Un espace littéraire s'ouvre à qui librement le décide.³⁶

Un parallèle intéressant peut alors se faire entre l'espace littéraire et les salles d'expositions de musée, où le visiteur côtoie, dans une ambiance qui se veut calme, silencieuse et propice au recueillement, les dépouilles de diverses espèces, animaux ou humains, comme ceux de Gunther von Hagens.

S'il est possible de rapprocher la production de ces textes de la taxidermie, c'est que la naturalisation, « opération par laquelle on conserve un animal mort, une plante coupée en lui

³⁶ Myriam Wathee-Delmotte, *op. cit.*

donnant l'apparence du vivant³⁷ », passe nécessairement par la performativité. Cette condition essentielle qu'est le regard de l'autre dans la production de l'illusion de la vie chez le sujet nous amène à postuler que l'intention principale des textes à l'étude n'est pas d'exposer la morte, mais bien de construire un espace propice à la rencontre de figures maternelles vivaces, mais remaniées, retouchées par les écrivaines.

Le décès, s'il apparaît d'abord comme un événement essentiel à la production de ces textes — tout comme il est un état incontournable du processus don/pardon chez Derrida — devient, au fil du texte, secondaire. Bien qu'Ernaux écrive à partir d'une absence posthume et que Lavalette travaille, quant à elle, avec une absence anthume, la mort de la mère/grand-mère, intrinsèquement liée à l'acte d'écriture, agit uniquement comme élément déclencheur aussi bien chez la première (*UF*, 555) que chez la seconde (*FQF*, 19) et sert ensuite de conclusion (*UF*, 596), (*JNSP*, 692) (*FQF*, 367). Si la mort est nécessaire pour qu'advienne le texte, tout comme c'est le cas pour la taxidermie, elle n'en constitue pas le sujet principal. La mort de l'individu ou de l'animal rend possible la taxidermie en cela qu'elle est un état lié à la démarche, mais celle-ci tend du côté du vivant, autant par le travail de reconstruction de l'artiste, que par la volonté de créer l'illusion. Par l'interprétation, les écrivaines cherchent à « fournir une trace de ce qui a existé³⁸ », dans une tentative de conservation pareille à celle qui nous mène, en tant qu'humanité, à maintenir dans les musées les derniers représentants d'espèces animales aujourd'hui éteintes. Le procédé semble encore plus justifié dans le cas de *La femme qui fuit* où la grand-mère, de son vivant, était absente. En raison de cette absence, l'importance du texte se décuple, il devient la mise en scène d'une vie qu'il était auparavant

³⁷ « Naturalisation ». Def. II. *Le Petit Robert* 2017, p. 1673.

³⁸ BACHOLLE-BOSKOVIC, Michèle. *Annie Ernaux : de la perte au corps glorieux*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. Interférences, 2011, p. 122.

impossible à saisir. Par la création du texte, les deux auteures produisent, chacune à leur façon, une existence renouvelée. Ernaux écrit : « Il me semble maintenant que j'écris sur ma mère pour, à mon tour, la mettre au monde » (*UF*, 569), affirmation qui rejoint totalement le discours de Barbeau-Lavalette en entrevue : « J'avais envie de m'inventer une grand-mère³⁹ ». C'est sur ce point qu'apparaît un écart entre notre approche des textes et celles d'autres chercheurs, dont Pierre-Louis Fort, pour qui les écrits du deuil, dont *Une femme*, ont pour sujet la mortalité, alors que nous prenons ici le parti du vivant.

³⁹ Anaïs Barbeau-Lavalette et Catherine Perrin, *op cit.*

Tuer la « mère » pour lui donner naissance :
les scènes thanatiques chez Pierre-Louis Fort

Dans son ouvrage *Ma mère, la morte : L'écriture du deuil au féminin chez Yourcenar, Beauvoir, Ernaux*⁴⁰, Fort avance que « [q]uelle que soit leur place chez chacune [des œuvres], les scènes de la morte n'en demeurent pas moins les centres diégétiques communs aux trois œuvres.⁴¹ ». Dans le cas d'Ernaux, que traite Fort, il est difficile d'adhérer pleinement à cette position théorique. En effet, l'événement de la mort est l'élément déclencheur (dans le réel) qui pousse Ernaux à écrire sur sa mère. Pourtant, cet état de mort corporelle n'entrave en rien l'impression de vie :

Fugitivement, tout en ayant clairement conscience de sa mort, je m'attends à la voir descendre l'escalier, s'installer avec sa boîte à couture dans la salle de séjour. Cette sensation, dans laquelle la présence illusoire de ma mère est plus forte que son absence réelle, est dans doute la première forme de l'oubli. (UF, 596)

C'est exactement cet oubli qui est combattu avec l'écriture, car si le constat de la mort s'efface, la nécessité de garder en mémoire l'image du défunt se fait moins pressante. Ernaux admet plus loin que c'est la relecture du manuscrit qui lui remémore certains détails que, déjà, elle avait oubliés. La mort de l'autre n'étant qu'une étape rapidement conclue, les auteures tentent, par l'écriture, de contrer l'inévitable désagrégation du souvenir, de combattre par le texte la décomposition. Chez Barbeau-Lavalette, ce devoir est d'autant plus pressant, puisque les gens qui ont connu la grand-mère sont maintenant âgés et que les archives la concernant sont disséminées. De plus, cette course à la mémoire s'avère l'ultime chance de rencontrer la

⁴⁰ Pierre-Louis Fort, *op. cit.*

⁴¹ Pierre-Louis Fort, *op. cit.*, p. 119.

défunte. Le texte permet cette cohabitation : « Il fallait que tu meures pour que je m'intéresse à toi. Pour que de fantôme, tu deviennes femme. Je ne t'aime pas encore. Mais attends-moi j'arrive. » (*FQF*, 19) L'auteure ne propose pas de rejoindre sa grand-mère dans la mort, mais justement, par l'écriture, de créer un entre-deux qui leur permettra de renouer. Effectivement, quoi de plus intime que de reconstruire, par le récit, la vie de quelqu'un pour « contrecarrer la disparition, la perte, l'oubli, des êtres et des choses [...], en témoigner, les préserver dans le formol des mots⁴² ».

Encore une fois, Jacques Derrida accompagne notre réflexion sur la potentialité du récit : « un récit [...] ce n'est pas simplement une mémoire reconstituant un passé, un récit c'est aussi une promesse, c'est aussi quelque chose qui s'engage vers l'avenir. Ce dont je rêve, c'est non pas seulement le récit d'un passé qui m'est inaccessible, mais un récit qui soit aussi un avenir, qui détermine un avenir.⁴³ » Cette conception d'un récit créateur d'avenir est tout à fait applicable au processus de taxidermie littéraire, car par la réactualisation biographique de la défunte dans l'écriture, la mémoire est propulsée dans un futur où l'histoire partagée pourra être réanimée par la lecture. L'autre n'est plus dans un « passé inaccessible » comme le dit Derrida, mais dans le présent du texte à portée de main dans la promesse de contrer l'oubli.

Chez Pierre-Louis Fort pourtant, l'accent est mis sur l'événement de la mort qui, à ses yeux, « constitue l'*alpha* et l'*oméga* des œuvres.⁴⁴ » Là où l'analyse de Pierre-Louis Fort diffère le plus de la mienne, c'est dans la présentation de la « scène thanatique⁴⁵ » permettant de

⁴² Michèle Bacholle-Bošković, *op. cit.*, p. 127.

⁴³ DERRIDA, Jacques. « Il n'y a pas le narcissisme (autobiophotographies) ». *Points de suspension*. Paris, Galilée, 1992, p. 220.

⁴⁴ Pierre-Louis Fort *op cit.* p. 111.

⁴⁵ *Ibid.* p. 139.

« mettre la mère à mort, de recommencer le matricide originel⁴⁶ » puisque « le travail du deuil consiste à *tuer le mort*⁴⁷ ». Théoriquement très ancré dans la psychanalyse, Fort réinvente les concepts freudiens pour servir son hypothèse (le terme de « scène thanatique » étant un dérivé de la scène originelle freudienne mais du côté du thanatos). Inspiré par le travail de Mélanie Klein⁴⁸ et de Julia Kristeva⁴⁹ sur le féminin, il avance aussi que les écrits du deuil par des auteures de sexe féminin, dont *Une femme* d'Ernaux, participent d'une écriture transféminine « dans le sens où du féminin est mis en jeu doublement, par le sujet écrivant et par le sujet écrit⁵⁰ » puisque « la dimension féminine semble encore plus flagrante, car ces scènes du mort peuvent être lues comme des parturitions inversées.⁵¹ »

Pourtant la « scène de la morte », comme la nomme Fort, se situe dans ce qui constitue le prologue de la diégèse principale, c'est-à-dire le corps du texte retraçant de manière biographique la vie de la mère. Le récit ne s'articule pas majoritairement autour de cet événement de la mort — bien qu'il en découle —, mais s'ancre plutôt dans le temps du vivant de la figure maternelle. De plus, quoique de façon très habile, l'analyse de Fort se penche principalement sur ce « prologue » d'*Une femme*, qui ne représente qu'un septième du récit (six pages sur un total de quarante-deux⁵²). Il avoue lui-même : « la scène est d'ailleurs la plus courte de notre corpus⁵³ ».

⁴⁶ *Idem*

⁴⁷ *Idem*

⁴⁸ KLEIN, Melanie. *Envie et gratitude*. Paris, Gallimard, Coll. Connaissance de l'inconscient, [1957] 1968.

⁴⁹ KRISTEVA, Julia. *Soleil noir, Dépression et Mélancolie*. Paris, Gallimard, 1987.

⁵⁰ *Idem*

⁵¹ *Idem*

⁵² Annie Ernaux, *op. cit.*

⁵³ Pierre-Louis Fort, *op. cit.*, p. 129.

Il n'apparaît pourtant pas non plus productif d'avancer une analyse basée sur le féminin. S'il est vrai que le corpus à l'étude dans cet essai (tout comme dans l'ouvrage de Fort) est composé d'auteurs ayant perdu une figure maternelle, il est certainement plus à propos d'y voir un écho de genre entre auteur et défunt — qui pose la question de la ressemblance et de l'héritage (génétique, culturel, social) — que de chercher à circonscrire dans le processus du deuil des particularités genrées telles que soutenues par la psychanalyse. Selon nous, ce type de position participe à la mise à l'écart de la littérature dite « des femmes » du corpus littéraire général et renforce l'idée d'une « distorsion » des perceptions de l'auteure, par rapport à une norme automatiquement masculine, en raison de son sexe. De plus, au vu de l'évolution rapide des *Gender Studies* et des mouvances idéologiques féministes remettant de plus en plus en question les théories essentialistes, il est périlleux de déterminer l'analyse des textes par une approche genrée.

Raison supplémentaire de proposer le concept *taxidermie littéraire* qui ne s'appuie ni sur le genre de l'auteur ni sur celui du défunt, quoique la mère apparaisse comme un sujet particulièrement prolifique en la matière. Nous aurions pu, aussi, explorer plus longuement les questions éthiques que posent les récits auto/biographiques. Bien que ni l'une ni l'autre des œuvres abordées n'ait fait l'objet de contestation, il est raisonnable d'envisager que certains puissent en appeler au « droit du mort » à l'anonymat. Chez Barbeau-Lavalette, en particulier, où le sujet de son vivant s'était délibérément soustrait à sa famille, il est difficile de croire à un accord tacite avec la descendance pour que celle-ci expose sa vie par l'écriture.

La taxidermie littéraire, telle que proposée dans le présent essai, constituerait un rituel funéraire alternatif possible uniquement dans l'écriture. Le scandale causé par des installations

comme celles de Gunther von Hagens montre bien que, dans un contexte matériel, l'humain supporte difficilement la cohabitation avec les dépouilles — humaines aussi — même si celles-ci sont esthétiquement réarrangées et proposées dans un contexte éducatif. Au sein de l'écriture toutefois, et déplacé dans l'espace textuel, le processus de taxidermie peut s'effectuer, car il est débarrassé du principal élément de répulsion : le corps. Si effectivement ces sujets sont désormais disponibles à une réactualisation par la lecture, leur présence ne peut pas être imposée. Le lecteur entre dans un pacte où il admet la présence des figures maternelles vivaces, tout en pouvant s'y soustraire s'il change d'idée. La matérialité du livre et du texte fait en sorte que ces identités naturalisées sont en attente d'être côtoyées, sans risque de hantise. La taxidermie littéraire agirait ainsi sur le lecteur en tant que musée, où l'on peut entrer, ou pas, offrant une possibilité supplémentaire à l'expérience du deuil.

Bibliographie

Corpus primaire

BARBEAU-LAVALLETTE, Anaïs. *La femme qui fuit*. Montréal, Marchand de Feuilles, 2015.

ERNAUX, Annie. *Une femme* dans *Écrire la vie*. Paris, Gallimard, Coll. Quarto. 2011 [1987], p. 554-597.

Corpus secondaire

« La femme qui fuit : Anaïs Barbeau-Lavalette cherche sa grand-mère » *Médium-Large*, Catherine Perrin en entrevue avec Anaïs Barbeau-Lavalette, Radio-Canada Première, Montréal, 10 septembre 2015. En ligne. <http://ici.radio-canada.ca/audio-video/media-7341235/la-femme-qui-fuit-anais-barbeau-lavalette-cherche-sa-grand-mere> [page consultée le 2 juillet 2017].

ERNAUX, Annie. *Je ne suis pas sortie de ma nuit* dans *Écrire la vie*. Paris, Gallimard, Coll. Quarto. 2011 [1997], p. 605-655.

ERNAUX, Annie. *L'écriture comme un couteau – Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*. Paris, Folio 2011 [2003].

VON HAGENS, Gunther. *BODY WORLDS*. 2006-2017. En ligne. http://www.bodyworlds.com/en/exhibitions/current_exhibitions.html, [page consultée le 10 août 2017].

Ouvrages critiques

BACHOLLE-BOSKOVIC, Michèle. *Annie Ernaux : de la perte au corps glorieux*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Interférences, 2011.

BATE, Gareth. « Body Art? Is Body World 2 an Art Exhibition? » *Gareth Bate*. 25 janvier 2006, révisé en février 2011. En ligne. http://www.garethbate.com/writing_pages/essays/body_worlds_review.html [page consultée le 10 août 2017].

BENYAHIA-KOUIDER, Odile. « Trafiquant de corps », *Libération*, 1 mars 2004. En ligne. http://www.liberation.fr/planete/2004/03/01/trafiquant-de-corps_470710 [page consultée le 22 août 2017].

BERGER, Laurent. « Des restes humains, trop humains? », *La vie des idées*. 26 septembre 2008. En ligne. <http://www.laviedesidees.fr/Des-restes-humains-trop-humains.html#nb3> [page consultée le 22 août 2017].

BEST, Francine, Bruno BLANCKEMAN Francine DUGAST-PORTES (dir.) *Annie Ernaux : le temps et la mémoire; avec la participation d'Annie Ernaux*. Paris, Stock, 2014.

BROCAS, Alexis. « Le temps de l'alterfiction », *Le Magazine Littéraire*. vol. 490, n° 10, 2009, p. 12-15.

COSTE, Florent. « Autour du cadavre exposé : problèmes éthiques, juridiques, politiques », *Séminaire des membres de l'EFR : Lectures en sciences sociales*. 20 février 2016. En ligne. <http://semefr.hypotheses.org/1687> [page consultée le 22 août 2017].

FORT, Pierre-Louis. *Ma mère, la morte : l'écriture du deuil au féminin chez Yourcenar, Beauvoir et Ernaux*. Paris, Imago, 2007.

JEFFRIES, Stuart. « The Naked and the Dead », *The Guardian*. Arts, 19 mars 2002. En ligne. <https://www.theguardian.com/education/2002/mar/19/arts.highereducation> [page consultée le 22 août 2017].

MALIN, Jo. *The Voice of the Mother : Embedded Maternal Narratives in Twentieth-Century Women's Autobiographies*. Southern Illinois University Press, 2000.

MCIVANNEY, Siobhán. *Annie Ernaux : The Return to Origins*. Liverpool, Liverpool University Press, 2001.

SAVÉAN, Marie-France. *Marie-France Savéan présente La place et Une femme d'Annie Ernaux*. Paris, Folio, 1994.

Ouvrages théoriques

BAUELLE, Yves et Robert DION (dir.) *Vies en récits : formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*. Québec, Nota Bene, 2007.

DERRIDA, Jacques. *Donner le temps 1. La fausse monnaie*. Paris, Galilée, 1991.

DERRIDA, Jacques. « Il n'y a pas le narcissisme (Autobiographies) », *Points de suspension*. Paris, Galilée, 1992.

DERRIDA, Jacques. *Papier Machine — Le ruban de machine à écrire et autres réponses*. Paris, Galilée, 2001.

DURAS, Marguerite. *Écrire*. Paris, Gallimard, 1993.

CASTONGUAY-BELANGER, Joël. « L'édification d'un Tombeau poétique : du rituel au recueil », *Études françaises*. Vol. 38, n° 3, 2002, p. 55-69.

KLEIN, Melanie. *Envie et gratitude*. Paris, Gallimard, Coll. Connaissance de l'inconscient, 1968 [1957].

KRISTEVA, Julia. *Soleil noir. Dépression et mélancolie*. Paris, Gallimard, 1987.

LEJEUNE, Philippe. *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil, coll. Poétique, 1975.

STRASSER, Anne. « Le deuil dans le roman et dans l'autobiographie », *Revue Analyses*, vol.7, n° 1, hiver 2012. En ligne. www.revueanalyses.org.

<https://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revue-analyses/article/viewFile/395/307>

[page consultée le 3 août 2017].

WATTHEE-DELMOTTE, Myriam. 2014. « Une littérature Antigone : écrire pour enterrer ses morts ». *Conférence organisée par Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire*. Montréal, Université du Québec à Montréal, 24 avril 2014. Document audio. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <http://oic.uqam.ca/fr/conferences/une-litterature-antigone-ecrire-pour-enterrer-ses-morts> [page consultée le 23 juillet 2017].

Ouvrage de référence

Le Nouveau Petit Robert. 2007.